

BIBLIOTHÈQUE ROSE

GEORGES CHAULET
LES CARNETS DE FANTÔMETTE



LES CARNETS DE FANTOMETTE

par Georges CHAULET

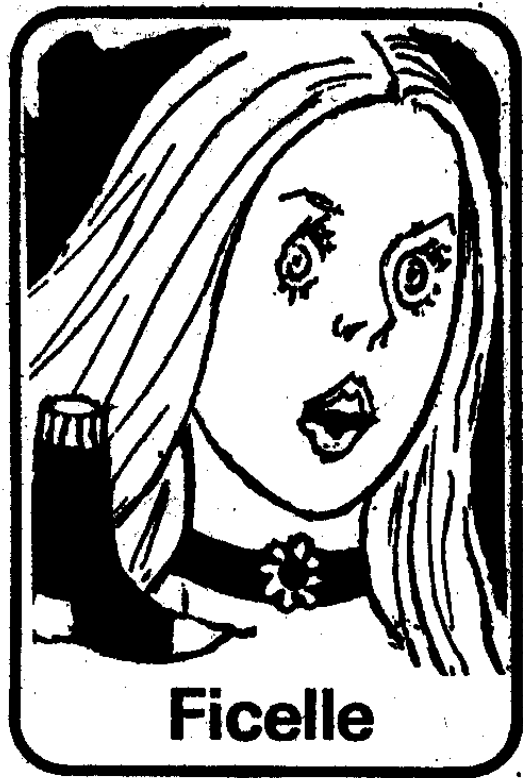
*

SENSATIONNEL !

Le journaliste Œil de Lynx publie des documents inespérés : les carnets mêmes de Fantômette, où elle raconte quelques-uns de ses souvenirs les plus marquants!

Ainsi, pour la première fois, nous lisons, sous la plume de la jeune détective, le récit de ses enquêtes stupéfiantes et de ses aventures ahurissantes. Un cocktail d'exploits tantôt dramatiques, tantôt drôles, un mélange étonnant et détonant!







Bulldozer



Fantômette



Alpaga



Boulotte

GEORGES CHAULET

LES CARNETS DE FANTOMETTE

ILLUSTRATIONS DE JOSÉ BATTISTINI



HACHETTE

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Île de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973)
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars

26. *Fantômette et la grosse bête* 1974
27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
- 32. *Les Carnets de Fantômette* 1976**
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009

nouveau!

FANTÔMETTE EN BANDES DESSINÉES!

voire héroïne préférée
dans des aventures passionnantes



VOICI MA RÉPONSE, CHER
FURET, ALLEZ VOUS FAIRE
CHIRE UN OEUF!

UN GROS.

TU AS TORT DE REFUSER
TON AMIE FICELLE EST
ENCORE PRISONNIÈRE!

FANTÔMETTE
SE DÉCHAÎNE

GEORGES CHAULET
FRANÇOIS CRAENHALS

Un album de 48 pages
format 21,5 x 28,5 cm
tout en couleurs.
... Également en
bandes dessinées :
● L'ÉTALON NOIR
● LE CLUB DES CINQ

HACHETTE

TABLE

PROLOGUE	7
I. — L'EFFROYABLE INVENTION DU DOCTEUR JONQUILLE	11
II. — LE COCHON DU PÈRE ANTOINE	47
III. — L'INCONNU DE FIVE O'CLOCK TEA ..	75
IV. — L'ÉTRANGE CROISIÈRE DU « NIGUEDOUILLE »	109



PROLOGUE

« **F**ANTÔMETTE, racontez-moi une de vos aventures...

— Eh! vous les connaissez toutes, mon cher Œil de Lynx.

— Mais non! Je suis sûr qu'il en reste encore quelques-unes dont vous n'avez jamais parlé. Voyons... en cherchant bien? »

J'étais venu rendre visite à la jeune aventurière, dans sa villa de Framboisy. Nous nous

8 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

trouvions maintenant devant un feu de bois qui étincelait dans la cheminée. L'atmosphère de la pièce était chaude, contrastant agréablement avec la nuit du dehors, refroidie par les rafales de vent qui projetaient des gouttes de pluie contre les carreaux.

Après avoir bourré ma pipe, je saisis avec une grande paire de pincettes un tison pour allumer mon tabac. Fantômette réfléchissait en faisant tournoyer le pompon qui ornait l'extrémité de sa cagoule noire. Elle portait son costume d'aventurière : tunique de soie jaune, collant noir, cape rouge agrafée sur le devant par un grand F d'or.

« Alors, Fantômette? »

Elle fit soudain claquer ses doigts :

« Attendez, Œil! Je crois qu'il me vient une idée. Il doit y avoir dans un coin du grenier... »

Pendant qu'elle sortait en courant, je tirai sur ma pipe et fis quelques jolis ronds de fumée. J'ai souvent essayé de faire autre chose que des ronds. Des carrés, par exemple. Mais je n'y suis jamais arrivé. Je venais de boucler un superbe anneau lorsque la jeune personne revint, apportant quatre carnets qu'elle me tendit.

« Tenez, Lynx. Vous allez trouver votre affaire là-dedans. J'y ai noté quelques-unes des

enquêtes que j'ai faites. Certaines en votre compagnie, d'ailleurs. »

Je feuilletai un des cahiers, lus : Le docteur Jonquille ouvrit un tiroir...

Je demandai :

« C'est cette curieuse enquête que nous avons faite l'année dernière? »

— Oui. Vous deviez en parler dans France-Flash, mon cher Œil de Lynx.

— C'est juste. Mais à cette époque, le directeur m'a envoyé en reportage aux îles Touamotou, et je n'ai plus eu le temps.

— Eh bien, vous avez là le récit détaillé de l'affaire. Vous vous rappelez comment elle avait commencé, Œil?

— Par un coup de téléphone que vous aviez reçu, Fantômette?

— Oui. Il faisait un temps épouvantable. A peu près le même temps que ce soir... »

ŒIL DE LYNX



PREMIER CARNET

L'effroyable invention du docteur Jonquille

DEHORS, orage et vent, pluie et tempête. Un temps à ne pas mettre un chat dehors. Mon front était collé aux carreaux que la pluie faisait pleurer, et je n'avais pas envie de sortir. Que l'on est bien à la maison quand il fait mauvais dehors!

C'était tout à fait l'avis de mon chat Méphis-

12 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

to, qui était en train de lécher sa patte avant droite, pour pouvoir se débarbouiller l'oreille. Une brusque sonnerie le fit déguerpir, et il courut se réfugier sous la table du téléviseur. Je décrochai le téléphone.

« Allô? Oui, c'est moi Fantômette... Comment? Je vous entends assez mal... Hein? Vous dites?... Vous êtes en danger? Mais quel danger?... Pourquoi ne prévenez-vous pas la police?... Vous préférez que je m'occupe de l'affaire? »

Je tendais l'oreille pour mieux saisir les paroles de mon interlocuteur lointain. Des paroles peu distinctes, d'ailleurs, débitées d'une manière hachée qui traduisait l'inquiétude de celui qui les prononçait. J'ai demandé :

« Dans quelle ville habitez-vous?... Pardon? Blafard, vous dites?... Au bout de la rue des Corbeaux?... C'est loin d'ici, vous savez!... Attendez, ne quittez pas, s'il vous plaît. »

Le ding-dong de la porte d'entrée venait d'interrompre la conversation. J'ai reposé le combiné, j'ai couru ouvrir et je me suis trouvée en présence d'une pipe. Cette pipe était plantée dans une tête surmontée d'une casquette à carreaux. Le tout appartenait à Œil de Lynx. Il dégoulinait de pluie.

« Bonsoir, Fantômette!

— Bonsoir, Œil. Vous m'excuserez une seconde, quelqu'un me téléphone.

— Faites donc, ma chère! »

J'ai couru de nouveau vers le téléphone, j'ai écouté. Il n'y avait plus qu'un sifflement continu.

« Ah! on a raccroché.

— C'était important?

— J'en ai peur, oui.

— Oh! je suis désolé de vous avoir dérangée.

— Ne vous inquiétez pas, Œil. J'ai l'adresse de mon correspondant. Un homme qui m'appelle au secours.

— Diable! Que lui arrive-t-il? »

Je me suis mise à marcher de long en large dans la pièce, les mains au dos.

« Ce qui lui arrive? Je n'en sais rien au juste. Il a parlé d'un grand danger, sans préciser exactement de quoi il s'agissait. »

Le reporter tenta de rallumer sa pipe, mais le tabac était mouillé. Il demanda :

« Ce correspondant, a-t-il au moins donné son nom?

— Oui. Jonquille. Le docteur Jonquille. Il habite à Blafard.

— Blafard, en Marne-et-Loire? Je vous proposerais bien de vous y emmener, mais ma voiture est tombée en panne à cent mètres

14 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

d'ici, au bout de la rue des Roses. J'ai terminé à pied.

— Ah oui! C'est pour ça que je n'ai pas entendu le bruit de casserole habituel. Quand allez-vous changer ce tacot?

— La changer? Une voiture qui n'a même pas quinze ans? Pas question, ma chère. Elle tiendra bien quinze ans de plus.

— Allons toujours voir ce qu'elle a dans le ventre... »

Je décrochai une lampe électrique, fis un bond jusqu'à mon atelier pour y prendre une trousse d'outils, et m'emparai d'un parapluie. Trois minutes plus tard, j'auscultais la mécanique, découvris une tuyauterie qui fuyait, et resserrai quelques écrous. Le moteur repartit.

« Et voilà! Nous pouvons y aller... »

Le véhicule pétaradant quitta Framboisy et s'engagea sur la route qui menait à Blafard, dans la nuit, le vent et la pluie.

*
**

« Vous croyez que c'est là, Fantômette?

— Le docteur a dit : « Au bout de la rue « des Corbeaux ». Oui, ce doit être cette maison isolée. »

La 2 CV. venait de s'arrêter devant une bâtisse à deux étages, encore plus noire que la nuit. Un éclair illumina un instant la façade où le lierre s'accrochait à des balcons de fer, des moellons, des sculptures tourmentées qui représentaient des figures d'animaux. Aux angles de la toiture, quatre hiboux de pierre montaient la garde, sous la surveillance d'une énorme girouette en forme d'aigle. Je ne pus m'empêcher de frissonner, peut-être à cause de la pluie glaciale, ou parce que la maison avait une allure fort inquiétante. Je dis à mi-voix :

« Brrr! Voilà une bien curieuse demeure!...



16 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

Ce n'est pas ici que je viendrais passer mes vacances!

— Entrons tout de même. »

Il n'y avait pas de sonnette. Mais au centre de la porte se trouvait un marteau de cuivre ayant la forme d'une patte de dragon. Œil de Lynx saisit l'objet avec une certaine répugnance, du bout des doigts, et le laissa retomber. Au coup sourd qu'il produisit répondit un grincement lugubre qui venait du toit. C'était l'aigle de fer qui tournoyait sur son axe rouillé.

J'ai grogné « Charmant endroit! » en m'enveloppant dans ma cape.

Alors, le cri s'est élevé.

Un cri aigu. Un hurlement de peur ou de douleur, qui nous a fait passer un frisson dans le dos. Je me suis exclamée :

« Ça vient de la maison! Il faut entrer, vite! »

Je me suis ruée contre la porte, avec l'idée de l'enfoncer. Mais le battant a cédé tout de suite, la serrure n'étant pas verrouillée. J'ai allumé ma lampe et je me suis précipitée dans le vestibule, avec le reporter sur mes talons. Le cri s'est élevé de nouveau, plus faible mais aussi plus proche. Nous nous sommes figés, cherchant à localiser sa provenance. Œil de Lynx a pointé un index vers le plafond.

« Ça vient de là, on dirait... »

J'ai secoué la tête.

« Non, plutôt du bas. Ah! Voilà que ça recommence! Tenez, il y a un escalier qui a l'air de mener au sous-sol. Allons voir... »

Nous avons dégringolé des marches de pierre, poussé une porte de fer. Aussitôt, une odeur de produit chimique nous est montée au nez. Un vague relent d'eau de Javel. A tâtons, j'ai trouvé un bouton électrique, j'ai allumé.

Nous venions d'entrer dans un laboratoire. Partout, des cornues, des tubes à essai, éprouvettes, ballons ou serpentins de verre. Des flacons remplis de liquides multicolores, bocaux, cristallisoirs en forme de saladiers. Il y avait là des enchevêtrements de fils électriques, des appareils de mesure, des tuyauteries, des cadrans et des boutons.

J'ai traversé ce bric-à-brac scientifique, et j'ai vu!...

« Oh! Regardez, Œil, là!... Ce doit être le docteur Jonquille. »

Un homme était allongé sur le carrelage du sol, vêtu d'une blouse blanche parsemée de taches noires. Il paraissait assez jeune. Ses cheveux longs, d'un blond pâle, lui cachaient à demi le visage. Dans sa chute, ses lunettes



avaient roulé par terre, sans toutefois se briser. Je me suis baissée pour l'examiner.

« Il respire... Pas de blessure apparente? Non, il a l'air simplement endormi, ou évanoui.

— On l'a peut-être assommé?

— Possible. Je vais voir si je peux attraper l'agresseur. Il n'a pas eu le temps de s'enfuir. »

Je me suis relevée, j'ai tiré de ma ceinture un fin poignard florentin, avant de remonter au rez-de-chaussée et d'entreprendre la visite systématique de l'étrange demeure. J'ai découvert une salle à manger où flottait un relent d'humidité, de moisissures. La pièce, dont les volets étaient fermés, ne devait jamais servir. Même aspect d'abandon dans un salon, où un

bataillon d'araignées avait investi le plafond. Le docteur ne semblait pas recevoir beaucoup de malades. Il n'y avait personne dans la cuisine, pas plus que dans les deux chambres du haut. L'agresseur avait-il pu s'enfuir sans qu'on l'entende? Il est vrai que le vent et la pluie arrivaient même à couvrir les grincements de la girouette. Je suis redescendue au laboratoire.

Le docteur, assis sur le sol, avait repris connaissance. Il se tenait la tête à deux mains, comme victime d'une violente migraine. Œil de Lynx l'interrogea :

« Que vous est-il arrivé, docteur Jonquille? On vous a attaqué? Est-ce vous qui avez crié? »

Le docteur prit d'un geste incertain les lunettes que je lui tendais, les mit sur son nez et nous regarda avec des yeux égarés. Il passa la main sur son front, bredouilla, comme s'il sortait d'un songe et cherchait à retrouver ses esprits :

« ... Attaqué?... Une attaque?... Non, je ne sais pas... »

Œil de Lynx insista :

« Vous étiez allongé sur le sol. Vous a-t-on frappé? »

— Frappé? Moi?... Mais qui êtes-vous?

— Je suis le journaliste Œil de Lynx. Et voici

20 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

Fantômette, que vous avez appelée au téléphone. »

Le docteur m'examina comme si je venais de la planète Mars, puis hocha la tête, tandis que son œil s'éclairait :

« Ah! Fantômette! Oui, ça me revient maintenant. C'est vrai, je vous ai téléphoné pour vous demander du secours. »

Le journaliste tira d'une poche un flacon plat et fit boire au docteur une gorgée de cognac qui finit de le réveiller complètement.

« Alors, docteur, ça va mieux?

— Oui, merci. Je me sens bien maintenant. »

Il se releva et entreprit de fournir quelques explications :

« Je vous ai appelée, Fantômette, parce que je me sens menacé. Je suis en danger.

— Qui donc vous menace?

— Attendez, attendez! »

Agité par une soudaine pensée, le docteur se rua vers une petite porte au fond du laboratoire, et sortit en criant :

« Venez avec moi! »

Nous étions vraiment intrigués par ce comportement, et nous avons obéi. Nous avons quitté le labo, longé un couloir et découvert un vaste local éclairé par des lampes fluorescentes. Protégées par une toiture et des

parois de verre, d'innombrables plantes s'alignaient dans des bacs en bois posés sur des tréteaux. Ce qui évitait d'avoir à se baisser pour s'en occuper. Le docteur Jonquille traversa cette serre, s'arrêta devant un bac et poussa une exclamation :

« Ah! Malheur! Il est revenu!

— Qui donc? »

Le docteur serra les poings et grommela :

« Qui? Celui qui m'épie! Celui qui me persécute! Celui qui essaie de voler mes inventions, qui manigance je ne sais quoi dans mon dos... Regardez, là! Il a écrit son nom sur cette vitre. Hier, je l'avais effacé. Mais il a de nouveau signé! »

Œil de Lynx et moi nous sommes approchés du carreau. Avec de la peinture noire, une main avait tracé un nom : M. HIDEUX. J'ai demandé :

« Vous le connaissez, ce M. Hideux?

— Non, je ne l'ai jamais vu. Je ne connais que son nom. Et je sais seulement qu'il vient ici chaque nuit. Il se sert de mon matériel pour faire des recherches... Des recherches diaboliques! Tenez, regardez ce bac de géraniums. Il y a quelques heures, ils étaient magnifiques, en pleine santé. Et maintenant, voyez ce qu'il en reste! »

22 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

Les fleurs étaient recroquevillées, fanées, desséchées. Il ne restait plus que des brindilles blanchâtres qui semblaient saupoudrées de talc. Œil de Lynx tendit la main pour les palper, mais le docteur arrêta son geste.

« Stop! N'y touchez pas! Cette fine poudre blanche est un poison! C'est avec ce produit que M. Hideux a tué ces fleurs.

— Dans quel but?

— Je l'ignore, et c'est justement ce qui m'inquiète. Mais il faut peut-être que je commence par le début? Ce sera plus clair...

— Nous vous écoutons, dit Œil de Lynx en sortant un paquet de tabac.

— Voilà. Sachez que je me passionne pour l'agronomie. Ce qui explique la présence de cette serre. Je m'occupe également de chimie et de biologie. Mes recherches portent principalement sur de nouvelles variétés d'engrais, qui me permettent d'obtenir des fleurs remarquables. Voyez-vous ces roses?

— Elles sont magnifiques!

— Je les ai fait pousser grâce au Floridor, un activant que j'ai inventé. Mais pendant que je m'efforce d'obtenir des produits qui aident les végétaux à se développer, M. Hideux, lui, cherche à fabriquer des substances QUI LES DÉTRUISENT!

— Comme cette poudre blanche?

— Exactement! »

J'intervins :

« Croyez-vous que ce soit tellement dramatique? »

— Oh! Oui. Vous n'imaginez pas la terrible puissance de cette poudre. Elle contient des bactéries qui peuvent se multiplier très rapidement et étendre partout leurs ravages. Songez qu'une cuillerée de ce « végéticide », disséminée par le vent, peut détruire un immense champ de blé! Or, voici ce que M. Hideux a imaginé... »

Le docteur Jonquille ouvrit un tiroir, en sortit une feuille de papier.

« Cette feuille était épinglée sur un des murs du labo, il y a trois nuits. »

Œil de Lynx et moi avons lu ce texte :

« JE RÉPANDRAI DU VÉGÉTICIDE SUR LA TERRE ENTIÈRE, ET LES VÉGÉTAUX SE DESSÈCHERONT. LES ANIMAUX N'AURONT PLUS D'HERBE À MANGER. LES HUMAINS NE MANGERONT PLUS D'ANIMAUX. TOUTE VIE DISPARAÎTRA SUR CETTE PLANÈTE. CE SERA MON TRIOMPHE!

M. HIDEUX. »

Je m'exclamai :

« Il a le crâne complètement fêlé, ce bon-

homme! Détruire les végétaux? Il lui faudrait d'abord de grandes quantités de végéticide!

— Nullement, mademoiselle. Je vous ai dit que cette substance se répand toute seule, comme une épidémie. Pour l'instant, son terrain d'action se limite à cette serre, où M. Hideux s'est contenté de saupoudrer quelques fleurs. Mais si ce fou s'amuse à l'en faire sortir, toutes les plantes seront menacées. »

J'ai réfléchi un instant, puis j'ai posé une question :

« N'y a-t-il pas moyen de limiter l'effet de cet herbicide? »

— Non, hélas! Je ne connais aucun antidote. Je cherche une sorte d'antibiotique qui neutraliserait ces bactéries, mais je n'y parviens pas. C'est terrible! Le jour, je lutte pour anéantir ces microbes, et la nuit M. Hideux en prépare de nouvelles quantités. Vous voyez ces flacons remplis de poudre, sur cette étagère? C'est M. Hideux qui les a bourrés de microbes! Et moi, je n'ose pas les jeter, de peur que l'herbicide se répande dans les égouts, et de là ne gagne l'océan, puis tous les continents! »

Œil de Lynx alluma sa pipe et suggéra :

« Pourquoi ne pas fermer votre laboratoire à clé? »



— Mais je l'ai fait! Et ça ne l'a pas empêché d'entrer.

— Vraiment?

— Vous semblez en douter. Tenez, je vais vous confier le carnet où je note tous les événements qui se produisent ici. Vous allez voir que je fais tout mon possible pour lutter contre cet infernal M. Hideux. »

Il me tendit le carnet, bâilla et dit :

« Excusez-moi, je suis à bout de forces. Toute cette affaire m'épuise. Je vais aller dormir.

— Très bien. Pouvons-nous revenir demain soir?

— J'y compte bien! Si vous parvenez à cap-

26 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

turer M. Hideux, vous aurez rendu un grand service à l'humanité... et à moi-même. Bonne nuit!

— Bonne nuit, docteur Jonquille! »

*
**

Dans une chambre de l'auberge du Cafard-Blanc, couchée sur mon lit, j'examinais le carnet du docteur. Il était déjà 2 heures du matin, mais je ne pouvais me résoudre à dormir sans l'avoir lu. Voici comment il débutait :

« 13 novembre. J'ai obtenu un résultat extraordinaire avec mon Floridor. Les radis que j'avais semés il y a trois jours sont déjà sortis de terre, et ils ont une belle grosseur. A midi, j'ai pu en manger quelques-uns et je les ai trouvés excellents. C'est UN TRIOMPHE!

14 novembre. Petite catastrophe dans mon labo. J'ai malencontreusement fait tomber deux flacons de cultures microbiennes qui se sont brisés. Les contenus se sont mélangés et ont produit une vapeur bizarre qui m'a étourdi. Je suis resté inconscient pendant un assez long temps, je crois.

15 novembre. J'ai constaté un fait curieux. Quelqu'un est venu dans mon laboratoire et s'est

servi de mes appareils. Plusieurs éprouvettes n'étaient pas à leur place habituelle. Aurait-on profité de mon évanouissement d'hier pour entrer chez moi? Ce ne peut être la femme de ménage, puisque je n'en ai pas. Qui donc alors? 16 novembre. C'est incroyable! Ce matin, en entrant dans le labo, j'ai constaté qu'on a de nouveau utilisé mon matériel! Il manquait une demi-bouteille d'acide iso-propylique, et une de mes cornues contenait un liquide verdâtre, encore tiède, dont j'ignore la nature. Ce soir, je vais fermer le labo à clé. »

J'interrompis ma lecture et je me mis à réfléchir. C'est donc comme cela que les choses avaient commencé. Des flacons qui se sont brisés, le docteur qui en a respiré les émanations et s'est évanoui. A partir de là, des événements bizarres se sont produits. Un inconnu a pénétré dans le labo pour y faire des travaux de chimie ou de biologie. Ensuite?

J'ai poursuivi ma lecture :

« 17 novembre. Encore une intrusion dans mon laboratoire! Quelqu'un a employé mon microscope pour examiner des bactéries! J'en suis absolument sûr, car l'instrument porte encore une préparation microbienne sur une

28 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

plaquette de verre. Or, j'avais fermé la porte à double tour et gardé la clé dans la poche de mon pantalon. Et je n'ai constaté aucune effraction! L'inconnu a réussi à entrer sans forcer la porte, ni briser aucun carreau de fenêtre. Comme s'y est-il pris? Mystère!

18 novembre. Je sais maintenant QUI se permet de pénétrer chez moi pour y faire des expériences. Ce gredin a écrit son nom à la peinture sur une vitre de la serre : M. HIDEUX. D'où vient-il? Je n'en sais rien. Qui est-il exactement? Je l'ignore? Mais en tout cas, c'est un biologiste qui connaît son métier. Il isole et cultive des microbes, les fait agir sur des plantes avec des méthodes scientifiques parfaites. Ces travaux délicats ne peuvent être faits que par un spécialiste. J'ignore quel est son but, et j'ai décidé de le laisser faire, pour voir où il veut en venir.

19 novembre. Voilà plusieurs fois que je me réveille en me retrouvant couché sur le sol, comme si je sortais d'un évanouissement. La première fois que cela m'est arrivé, c'est lorsque j'avais brisé les deux flacons, et que j'avais respiré une curieuse vapeur.

20 novembre. Je commence à être sérieusement inquiet. Les recherches auxquelles se livre M. Hideux l'ont conduit à découvrir une

substance qui me paraît très dangereuse. Une sorte de végéticide très actif, qui semble capable de proliférer rapidement à l'air libre. Si cette poudre sort de mon laboratoire, ne risque-t-elle pas de détruire toute végétation à la surface de la Terre? Peut-être serait-il temps que j'interrompe l'œuvre de M. Hideux? D'autre part, ce serait dommage... Tout ceci est inquiétant, sans doute, mais terriblement passionnant!

21 novembre. J'ai fait des expériences avec le végéticide inventé par M. Hideux. J'ai cherché à neutraliser cette poudre dévoreuse de plantes. J'ai essayé le D.D.T., les sulfamides, la pénicilline et vingt autres produits antimicrobiens, mais rien n'y fait. Le végéticide résiste à tout!

22 novembre. Maintenant, je suis réellement très inquiet! Ce matin, en sortant d'un nouvel évanouissement, j'ai trouvé une feuille sur le mur du labo. C'est bien ce que je pensais : M. Hideux a l'intention de détruire tous les végétaux terrestres! C'est terrible. Et en même temps tellement incroyable, que je n'ose pas en parler à la police. On se moquerait de moi. Il vaut mieux que j'appelle Fantômette. Elle me croira, elle! Je vais chercher son numéro dans l'Annuaire des Détectives. »

Le carnet s'arrêtait là. Je l'ai reposé sur mes genoux et je me suis mise à réfléchir en sifflo- tant. C'était une affaire bien étrange. Une porte fermée, qui n'empêchait quand même pas le mystérieux visiteur de venir faire ses dangereuses expériences. Il y avait les pertes de conscience du docteur Jonquille, les taches noires sur sa blouse, et cette écriture...

J'ai examiné le carnet en reprenant la première page, celle qui parlait des radis, et j'ai cessé de siffler. Mille pompons! Est-ce que par hasard?... C'était ahurissant!... Voyons... il fallait que j'étudie la chose sans m'affoler...



Pourtant, est-ce que je ne tenais pas déjà une explication? Une explication invraisemblable, bien sûr, mais tout dans cette aventure n'était-il pas invraisemblable?

J'ai refermé le carnet, je l'ai posé sur la table de nuit. Après avoir éteint la lumière, je me suis enfoncée dans les draps.

Mais j'ai eu du mal à m'endormir!

*
**

« Alors, ma chère Fantômette, votre opinion sur cette affaire?

— Mon opinion? Je vous la donnerai bientôt, mon cher Œil.

— En attendant, vous avez bien une petite idée, tout de même? »

En compagnie d'Œil de Lynx, j'étais descendue dans la grande salle de l'auberge. Nous trempions des tartines dans du café au lait. Je répondis :

« Oui, j'ai une petite idée. Mais elle est tellement surprenante, tellement inouïe, que je n'ose pas vous la donner.

— Diable! Voilà qui m'intrigue. Vous ne voulez pas me fournir un bout d'explication? Un brin de solution? Une miette de réponse?

32 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous attraperons bientôt M. Hideux.

— Quand?

— La nuit prochaine. »

Mon compagnon, qui s'apprêtait à mordre dans son pain, en resta la bouche ouverte.

« Comment donc allez-vous faire pour le prendre? Vous comptez lui tendre un piège, peut-être?

— C'est encore plus simple. Nous allons monter la garde dans la maison du docteur, voilà tout.

— Bon! Mais dites-moi alors pourquoi Jonquille ne monte pas la garde lui-même, pour surprendre M. Hideux?

— Pourquoi? **PARCE QUE C'EST IMPOSSIBLE.**

— J'avoue que je ne saisis pas très bien, Fantômette.

— Attendez ce soir et vous comprendrez. Avez-vous votre appareil photo à développement instantané?

— Oui, il est dans ma voiture.

— Il faudra le prendre. »

Pour occuper la journée, nous sommes allés visiter le musée de la Tapisserie Médiévale où nous avons admiré une œuvre remarquable, *Les Chasses du Sire Mytheux de la Mentable*,

... *Les Chasses du Sire Mytheux de la Mentable*... →



juché sur un lion à six pattes et poursuivi par un mouton féroce. Puis nous avons fait une excursion dans les environs de Blafard, qui nous a amenés jusqu'au lac des Signes. Le temps s'assombrissait, devenait menaçant. Au moment de revenir à l'auberge du Cafard-Blanc, quelques gouttes de pluie annoncèrent le début d'un orage qui risquait d'être aussi violent que celui de la nuit précédente.

Dès que le repas du soir s'est trouvé expédié, nous sommes retournés dans la rue des Corbeaux. Le docteur Jonquille est venu ouvrir la porte. Il avait l'air désespéré.

« Ah! mes amis, les choses vont de plus en plus mal! J'ai encore fait plusieurs essais pour rendre le végéticide inoffensif, sans obtenir de résultat! J'ai versé sur cette poudre de l'alcool, des acides, de l'eau de Javel, de la lessive aux enzymes, de l'ammoniaque, du pétrole et du vinaigre. Et il n'y a rien à faire! Les bactéries résistent à tout. C'est désespérant! Si M. Hideux répand sa poudre, toute la végétation de notre planète sera anéantie! »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire devant son affolement.

« Eh bien, docteur, nous devons nous arranger pour qu'il ne répande pas sa poudre.

— Oui, mais comment?

— Rassurez-vous, je m'en charge. »

Nous sommes tous entrés dans le laboratoire, et j'ai sorti le carnet que m'avait confié le docteur Jonquille. Puis je lui ai dit :

« Avant de vous rendre ceci, je voudrais de nouveau jeter un coup d'œil sur la feuille écrite par M. Hideux. Elle est toujours dans votre bureau ?

— Oui, tenez. La voici. Mais je ne vois pas...

— Attendez, attendez une seconde... »

J'ai regardé tour à tour la feuille sur laquelle M. Hideux annonçait qu'il allait détruire le monde, et le carnet de notes du docteur.

« C'est ça. C'est bien ce que je pensais. Fantastique ! Vertigineux ! Ahurissant ! Si je vous disais tout de suite la vérité, docteur, vous ne me croiriez pas !

— Comment ? Expliquez-vous !

— Je vous demande encore un peu de patience. Tout s'éclairera bientôt. Cette nuit même, d'ici une heure ou deux, vous connaîtrez la vérité. L'entière vérité. Et je crois pouvoir dire que vous serez stupéfié.

— Oh ! Vraiment ? Je saurai enfin qui est M. Hideux ?

— Oui.

— Et nous pourrons enfin l'empêcher de nuire ?

— Je l'espère. »

Le docteur, Œil de Lynx et moi-même avons passé ensemble une partie de la soirée. Le biologiste a parlé de ses recherches sur la flore et la faune. Il nous a confié ses espoirs de mettre au point un engrais capable de tripler la production des céréales. Puis il s'est mis à bâiller et nous a annoncé qu'il allait se coucher. Il s'est retiré dans sa chambre du premier étage, tandis qu'avec le reporter je restais au rez-de-chaussée. Je lui ai désigné une penderie qui occupait un côté du vestibule.

« Cachons-nous là-dedans. Ce sera notre poste d'observation pour surveiller l'arrivée de M. Hideux. »

Œil de Lynx a empoché sa pipe, s'est glissé dans la penderie qui ne contenait que trois ou quatre vêtements. Il a accroché un flash sur son appareil photo et m'a demandé :

« Faudra-t-il attendre longtemps? »

— Aucune idée. Mais M. Hideux viendra sûrement cette nuit.

— Que faudra-t-il faire, alors? Lui sauter dessus?

— Je ne sais pas exactement. Nous verrons bien. »

Je suis entrée à mon tour dans l'armoire, en

ayant soin de ne pas la refermer complètement; pour pouvoir surveiller le laboratoire. Et notre veillée a commencé dans une obscurité presque complète. Seule une lueur provenant d'un réverbère dans la rue des Corbeaux, filtrait à travers une fenêtre. Au dehors, la pluie arrosait abondamment le petit bourg. Œil de Lynx soupira :

« Pas moyen d'allumer une pipe! Ça m'aurait fait une distraction...

— Allons, songez plutôt au beau reportage que vous allez faire. Je suis sûre que le directeur de *France-Flash* sera ravi de votre papier.

— Si ça pouvait être vrai! Mais il n'est





jamais satisfait de ce que je lui rapporte. Sûrement un prétexte pour ne pas m'offrir une voiture neuve. Notez bien que je ne suis pas mécontent de ma guimbarde. Elle ne tombe en panne que cinq ou six fois par semaine. Mais...

— Chut!

— Quoi? »

J'ai posé un doigt sur mes lèvres. Quelque part dans la maison, il s'était produit un craquement. Nous avons cessé de respirer, ouvert nos yeux et tendu l'oreille. Un deuxième craquement s'est produit, puis un troisième. Œil de Lynx a murmuré :

38 *LES CARNETS DE FANTÔMETTE*

« Un bruit de pas, on dirait? Croyez-vous que ce soit M. Hideux?

— Parbleu! **CE NE PEUT ETRE QUE LUI.** »

Les pas se rapprochèrent, puis une silhouette apparut dans le vestibule, légèrement plus claire que le reste de la pièce. Je me dis que l'apparition n'était pas sans évoquer un fantôme vêtu de son suaire. Il ne lui manquait qu'une chaîne à remorquer.

L'étrange personnage poussa la porte du laboratoire — que le docteur ne prenait plus la peine de fermer à clé —, entra et tira le battant derrière lui. Un instant après, un rai de lumière apparut sous la porte. Puis des chocs légers indiquèrent que l'inconnu manipulait des flacons de verre. Le reporter murmura :

« Que faisons-nous maintenant?

— On y va! Je vais ouvrir la porte d'un coup. Tenez-vous prêt à prendre une photo.

— Entendu! »

En marchant sur la pointe des pieds, je m'approchai de la porte, posai ma main sur la poignée, et ouvris brusquement. Œil de Lynx se précipita, braqua son appareil et appuya sur le déclencheur. Un éclair blanc illumina le laboratoire. M. Hideux poussa un cri de surprise, fit demi-tour et se sauva en direction

de la serre, tenant fermement un bocal qui contenait de l'herbicide. Il traversa la serre en courant, leva le bocal au-dessus de sa tête et le projeta de toutes ses forces contre le mur de verre qui se fracassa en volant en éclats. Par l'ouverture, il se glissa à l'extérieur et prit la fuite dans la nuit, sous les cataractes qui tombaient du ciel.

Mais j'étais sur ses talons. Je sortis également à travers la vitre éclatée et me trouvai dans un terrain en friche qui bordait les arrières de la demeure. A mes pieds, le bocal était retombé sur une pierre et s'était pulvérisé, laissant sa dangereuse poudre s'éparpiller dans l'herbe. Là-bas, une tache claire s'éloignait à toute allure : c'était la blouse blanche de M. Hideux qui le rendait visible dans l'obscurité.

L'homme courut pendant une minute peut-être, puis il lança un cri terrible, cette clameur douloureuse qu'il avait fait entendre lors de la nuit précédente.

La tache blanche s'immobilisa sur le sol. Je la rejoignis et m'arrêtai auprès de M. Hideux qui gisait dans l'herbe, étalé tout de son long. Œil de Lynx arrivait au pas de course, une lampe à la main. Il braqua la lumière sur le visage de l'homme et poussa une exclamation qui exprimait sa surprise.

« Ah! Le docteur Jonquille!

— Oui. Et C'EST AUSSI M. HIDEUX. Les deux à la fois, mon cher Œil.

— Pas possible? Mais vous aviez deviné, Fantômette? Vous saviez que M. Hideux et le docteur étaient le même homme?

— Bien sûr. Je vous expliquerai comment. Mais pour l'instant, ramenons-le dans sa maison. »

Œil de Lynx saisit le docteur sous les bras, et je lui soutins les jambes. C'est de cette manière que nous sommes revenus vers la demeure, sous la pluie qui commençait d'ailleurs à se faire moins forte. Evitant de passer à nouveau par la verrière brisée, nous avons franchi la porte principale, nous sommes entrés dans le vestibule et avons déposé notre fardeau sur un divan. Œil de Lynx a craqué une allumette et mis le feu à un fagot qui occupait la cheminée. Puis c'est sa pipe qu'il a allumée avant de demander :

« Comment aviez-vous pu deviner que le docteur Jonquille et M. Hideux ne faisaient qu'un?

— D'abord, à partir de deux indices. Les taches de peinture noire sur la blouse. Cette même peinture dont M. Hideux se servait pour écrire son nom. Puis l'écriture de la feuille où

il annonçait qu'il allait détruire toute végétation. Cette écriture, je l'ai retrouvée sur le carnet de notes du docteur. J'ai remarqué en particulier le mot TRIOMPHE, écrit dans les deux cas en lettres majuscules. J'ai noté aussi que le visiteur mystérieux entraît sans aucune difficulté dans le laboratoire, avec des clés. Or, seul le docteur avait ces clés. »

Le journaliste se mit le dos au feu pour se sécher, lança un nuage de fumée bleue et déclara :

« C'est la première fois que je vois un cas pareil, un tel dédoublement de la personnalité. Le docteur Jonquille est tantôt un homme raisonnable qui fait des recherches utiles, tantôt un fou dangereux qui rêve de détruire la vie sur notre planète. Comment a-t-il pu en venir là ?

— Je pense avoir trouvé, mon cher Œil. Rappelez-vous ce qu'il nous a dit. Un jour il a brisé des flacons dont il a respiré les vapeurs, ce qui l'a étourdi. Cette vapeur a dû lui faire l'effet d'une drogue puissante, qui lui a détraqué le cerveau. Lorsque la nuit arrive, il entre en crise et devient fou. Il devient le terrible M. Hideux. Au bout d'un moment, la crise passe, et l'affreux savant perd connaissance. Cet évanouissement doit d'ailleurs être doulou-



reux, puisque le docteur crie avant de tomber. Mais à son réveil, il ne se souvient de rien.

— C'est extraordinaire! Va-t-il nous croire quand nous allons lui donner toutes ces explications?

— Nous lui montrerons la photo.

— La photo! Je suis en train de l'oublier .»

Œil de Lynx récupéra son appareil dans le labo, en sortit le cliché qui se développa automatiquement. Nous vîmes sur l'image une figure effrayante. Un homme dont l'expression était un mélange de fureur, de haine et de méchanceté. J'ai soupiré :

« C'est pourtant le bon docteur Jonquille! Il aura du mal à se reconnaître. »

Et voici qu'un mouvement s'est fait sur le canapé. Le docteur a bougé une jambe, s'est soulevé sur un coude, a passé la main sur ses yeux, et murmuré :

« J'ai encore perdu connaissance, on dirait? J'étais allé me coucher dans mon lit, bien sûr, et me voilà sur un divan. Que s'est-il passé? M. Hideux est-il venu?

— Oui, ai-je répondu, il est venu. Préparez-vous à apprendre une chose extraordinaire, docteur. M. Hideux, C'EST VOUS.

— Hein? C'est moi? Comment cela? »

J'ai alors expliqué ce que j'avais découvert. Œil de Lynx a montré la photographie. Le docteur a été véritablement suffoqué par cette révélation, et il a d'abord refusé de nous croire. Puis il a réfléchi. Les preuves étaient là : taches de peinture, écriture, photo. Et surtout, il a admis que M. Hideux, savant malfaisant mais génial, avait la même valeur que lui. C'était un grand biologiste.

« Vous avez raison, c'est bien moi qui change de personnalité. Certains malades ont des crises d'épilepsie, moi j'ai des crises de « hideuserie »! Il va falloir que je me fasse soigner... »

Le docteur examina de nouveau la photographie et remarqua :

44 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

« Je tenais un bocal de végéticide. Qu'en ai-je fait? »

— Vous avez défoncé la serre avec, et le bocal a éclaté.

— Eclaté?

— Oui. Le contenu s'est répandu dans l'herbe, sur le terrain vague.

— Malheur! »

Le docteur se dressa soudain, très inquiet.

« Mais c'est terrible, ça! La poudre va manger toute l'herbe, elle va se répandre, exterminer toutes les plantes de la région! Il faut essayer de la ramasser, vite! Une pelle... Où ai-je mis la pelle? »

Il courut dans la serre, trouva une pelle et un seau, se rua au-dehors. La pluie avait cessé. A l'horizon, une lueur rougeâtre signalait l'approche du soleil. Le docteur se planta, regarda autour de lui, se baissa, remua des éclats de verre. Il demanda :

« Ce sont les débris du bocal? »

Je fis signe que oui.

« Mais la poudre, où est-elle? »

— La poudre?... Je ne la vois plus... »

Nous avons examiné le sol, scruté l'herbe. Pas la moindre trace de poudre blanche. Le docteur était perplexe.

« Vous êtes sûre que le flacon était plein? »

— Absolument! C'est d'ailleurs celui que vous teniez sur la photo. Il était rempli de microbes.

— C'est bizarre tout de même... »

Il se caressa le menton, fit soudain claquer ses doigts en poussant un cri, se mit à quatre pattes, cueillit un brin d'herbe et retourna en courant dans son laboratoire. Il glissa le brin d'herbe dans son microscope, observa. Intrigués, Œil de Lynx et moi le regardions faire. Au bout d'un moment, il releva la tête, rayonnant, et s'exclama :

« Ah! mes amis, quelle joie! Quelle chance inespérée! C'est merveilleux! Je viens de découvrir une chose stupéfiante! La poudre a disparu parce que les microbes sont morts! Ces microbes qui résistaient aux acides, aux antibiotiques, à tous les produits connus, ils ont été noyés par l'eau! La vulgaire eau de pluie! Vous rendez-vous compte? Ces affreuses bactéries ne supportent pas l'eau! Ah, quel soulagement! La végétation de notre planète n'a plus rien à craindre. Le plan maléfique de M. Hideux a échoué! »

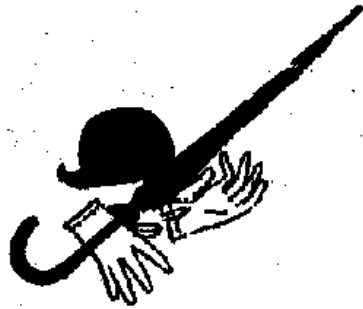
*
**

Voilà donc comment s'est achevée cette

curieuse affaire. J'ajoute que le docteur Jonquille n'a pas eu besoin de se faire soigner. Dès l'instant où il a su qu'il était M. Hideux, ses crises ont disparu, et il n'a plus cherché à détruire le monde.

Il poursuit ses intéressantes recherches horticoles et a mis au point une nouvelle variété de roses, d'une couleur flamboyante, qui vient d'être primée aux Grandes Florales d'Europe.

Il m'a fait l'honneur de baptiser cette fleur « Rose Fantômette ».





DEUXIÈME CARNET

Le cochon du père Antoine

« **A** H! ÇA Y EST! Je vais l'avoir, cette fois-ci!
Oh, zut! Il s'est encore échappé... Pas
moyen de l'attraper. »

Ficelle allongeait ses grandes jambes pour courir dans le champ de trèfles, en brandissant un filet à papillons. Elle traquait un magnifique spécimen qui voulait garder sa liberté, et s'envolait chaque fois que sa pour-

suivante était sur le point de l'atteindre.

La grosse Boulotte s'efforçait de suivre son amie, en croquant une poire volée dans un verger voisin.

« Arrête, Ficelle, arrête! Je n'en peux plus!... A ce train-là, je vais perdre au moins cinquante kilos! »

Je ne jugeais pas nécessaire de courir après les papillons. Allongée à l'ombre d'une haie, je mâchonnais une tige de marguerite en cherchant un trèfle à quatre feuilles, occupation moins fatigante que la chasse aux lépidoptères. Au bout d'un quart d'heure, la grande Ficelle revint, essoufflée et bredouille.

« Il n'a pas voulu se laisser capturer, cet idiot de papillon! Quel dommage, tu sais! Un véritable céladon! Ou peut-être un cochyliis. Ou alors, c'était une pachytelle. En tout cas, il était magnifique. Et toi, qu'est-ce que tu as trouvé? »

— Regarde! »

Je tendis à Ficelle un fort beau trèfle à quatre feuilles. Elle s'exclama :

« Oh! un vrai porte-bonheur! Tu me le donnes? »

— Si tu veux.

— Chic! Comme ça, je n'aurai plus que des événements délicieux à partir de maintenant...

Aïe! Oh, la saleté de moustique! Il vient de me piquer le cou! Boulotte, attrape-le et mange-le!

— Qu'est-ce qui se passe là-bas? »

Je tendis le bras pour désigner la lisière d'un bois proche. J'entrevois un rassemblement de personnes groupées autour de quelque chose. Ficelle s'écria :

« Ah! je sais ce que c'est, Françoise. Sûrement un accident de voiture. »

Je haussai les épaules.

« Un accident de voiture dans un champ? Réfléchis un peu à ce que tu dis, grande passoire!

— Alors, c'est quelqu'un qui s'est noyé. Allons voir. »

Nous sommes parties en courant vers le bois, escaladant les barrières, piétinant les boutons d'or ou égratignant nos jambes aux ronces. Il y avait près du bois une douzaine de paysans ou de villageois venus de Champ-Fleury-les-Groseilles, localité voisine. Ils discutaient avec animation, faisaient des gestes, poussaient des exclamations. Pour des gens d'un naturel plutôt calme, ce comportement était singulier.

Nous nous sommes frayé un passage, nous glissant entre les spectateurs pour voir ce qui provoquait cette animation. Et nous avons vu!

C'était un cultivateur de la région, le père Antoine, qui tenait en laisse un gros cochon rose marbré de noir. Boulotte fit remarquer que ce cochon avec ses taches ressemblait déjà à une tranche de pâté truffé. L'animal fouillait la terre avec son groin en faisant « ronfff! ronfff! ». Ficelle se gratta le bout du nez, ce qui indiquait sa perplexité. Un cochon en laisse, bien sûr, ce n'est pas un spectacle courant. Ce sont plutôt les chiens que l'on promène au bout d'un fil. Mais tout de même, un cochon à la campagne n'est pas une curiosité. Alors, pourquoi tous ces gens-là avaient-ils l'air si étonnés? C'est la question que me posa Ficelle, et je répondis :

« Ce doit être un porc truffier. C'est avec ce genre d'animal que l'on détecte les truffes. Ils ont l'odorat très sensible et arrivent à déceler l'odeur de la truffe à travers la terre.

— Ah! bon. Mais pourquoi ces agriculteurs ont-ils l'air surpris?

— Attends, je vais me renseigner. »

Je me suis adressée à un campagnard qui se penchait vers l'un des trous creusés par le cochon. J'ai demandé :

« Excusez-moi, monsieur, mais que se passe-t-il? Ce cochon cherche des truffes? »

Le paysan a secoué la tête.

« Non, pas des truffes. De l'or. Il cherche de l'or.

— Pas possible!

— Mais si. Tenez, demandez au père Antoine... Hé, père Antoine, cette petite demande si Trésor cherche de l'or! »

L'interpellé désigna un trou.

« Tenez, mam'z'elle, venez voir! »

Avec mes amies, nous sommes tombées à quatre pattes pour regarder l'intérieur d'une petite excavation. J'ai plongé la main dans le trou et j'en ai sorti une poignée de terre. A la surface, des paillettes jaunes étincelaient. Je constatai :

« Mais oui, c'est ma foi vrai. De l'or natif, comme celui que les pionniers du Far-West trouvaient dans les rivières. »

Ficelle ouvrit des yeux circulaires et une bouche qui présentait la même forme arrondie :

« C'est stupétonnant! Un cochon qui trouve de l'or! Un cochon ORIBLE! Quand je dirai ça à Mlle Bigoudi, elle en tombera à la renverse sur son derrière! »

Petit à petit, le groupe des curieux s'accroissait. Ils venaient surtout de Champfleury, où la surprenante nouvelle s'était répandue « qu'il se passait quelque chose de mirifique chez le

père Antoine ». Et l'on venait voir Trésor — un nom prédestiné — qui trouvait non pas des truffes, mais une substance tout aussi précieuse!

Des gamins du pays avaient abandonné leurs jeux de cow-boys et d'Indiens pour venir voir le cochon. L'un d'eux s'approcha de Ficelle pour lui demander :

« C'est vrai qu'il a trouvé des pièces d'or?

— Non, il s'agit d'or nutritif, garanti américain. Tu peux me faire confiance pour la question de l'or, je m'y connais. D'ailleurs, le cousin de mon oncle avait un grand-père bijoutier. Alors, tu vois! »



Ayant dit, Ficelle me confia :

« Dis donc, Françoise, je connais quelqu'un qui regrettera de ne pas se trouver ici!

— Qui donc?

— Fantômette, pardi! Pour une fois, je vois avec ma paire d'yeux une chose fantastique AVANT ELLE! Je la précède, tu sais? Et j'espère bien que quelqu'un va voler ce précieux cochon, pour que je puisse faire une enquête passionnante... »

J'ai entortillé une de mes boucles noires sur mon index en murmurant :

« Sais-tu que ce n'est pas complètement idiot, ce que tu viens de dire? On pourrait bien voler ce cochon, en effet. Il a une valeur énorme.

— Ah! Tu vois que j'ai l'air moins idiote que je ne le suis!

— Pourtant...

— Quoi donc?

— Il m'intrigue beaucoup, cet animal. Trouver de l'or avec le nez, c'est vraiment TRÈS curieux. »

Boulotte intervint :

« Pourquoi pas? Il y a des tas de choses qu'on peut repérer avec le nez. Tenez, moi par exemple, si je passe devant une crèmerie, je

sens tout de suite l'odeur des fromages. Même chose pour une poissonnerie... En fermant les yeux, je me vois dans un port de pêche...

— Bien sûr, Boulotte. Mais l'or n'a pas d'odeur.

— Qu'en sais-tu, Françoise? Si les cochons ont un flair très fin? »

Ficelle a approuvé :

« Les cochons ont un flair d'une finesse gigantesque! »

Une demi-heure plus tard, c'est une véritable foule qui entourait l'étrange animal. A un tel point, qu'on finit par voir arriver le gendarme Sardinne et le brigadier Haluyllé, qui s'occupèrent à canaliser le flot des curieux. Ce remue-ménage dura jusqu'aux environs de midi, heure à laquelle le rassemblement se dispersa pour aller déjeuner.

Boulotte, Ficelle et moi avons également quitté le champ du père Antoine pour retourner vers le pré où stationnait la caravane de M. Filin, l'oncle de Ficelle. La grande fille est entrée en coup de vent dans la remorque et a annoncé à Mme Filin, qui s'affairait devant un fourneau à butane :

« Tantine, tantine! On vient de voir un porc orifiant! Il trouve des écus avec son nez! »

La tante de Ficelle haussa les épaules :

« Aide-moi plutôt à mettre le couvert, au lieu de dire des bêtises!

— Mais ce ne sont pas des bêtises! C'est la vérité pur porc, comme dirait Boulotte. Tiens, demande-lui! »

Boulotte hocha la tête verticalement, de haut en bas. Comme elle venait de voler une poignée de frites qu'elle avait enfournées dans sa bouche, elle ne pouvait pas parler. J'ai alors précisé :

« Oui, madame Filin, il trouve de l'or. Non pas des pièces, mais des petites paillettes. Nous l'avons vu. Tout le village est là-bas, près du bois.

— Ah! c'est donc ça que j'ai vu des gens courir sur la route, tout à l'heure? Je me demandais ce qui se passait... »

Boulotte avala à grand-peine ses frites, et posa une question grave :

« Madame, est-ce que nous allons déjeuner?

— Une petite seconde, Boulotte. J'attends mon mari. Il vient d'aller au village pour faire arranger quelque chose à sa voiture... Ah! le voilà! »

M. Filin arrêta son véhicule près de la caravane, et Ficelle se précipita :

« Tonton! Tonton! On a vu un cochon chercheur d'or! A côté du petit bois...

— Oui, je suis au courant. Je viens de le voir aussi.

— C'est un porc pyramidal! Ah! si j'en avais un comme ça à Framboisy, je le promènerais dans les rues au bout d'une ficelle verte, et il trouverait des pièces de monnaie dans les caniveaux! Je serais riche en un moins que rien de temps, et je pourrais acheter un taille-crayon en forme de clown!

— Je pense que c'est plutôt le père Antoine qui va s'enrichir! »

Pendant le déjeuner, la conversation a roulé sur le flair des animaux. Ficelle nous a démontré que c'est le basset qui a le meilleur odorat, sa position au ras du sol lui permettant de détecter les odeurs avec une grande facilité.

On a écourté la sieste, parce que Ficelle tenait absolument à revoir l'extraordinaire chercheur d'or. Mais le père Antoine n'était plus dans son champ, et l'animal avait dû regagner sa porcherie. En revanche, trois ou quatre voitures stationnaient devant la ferme. L'une d'elles, peinte en rouge vif, portait la marque d'Europe 2. Je fis remarquer :

« Les nouvelles vont vite. Voilà déjà les reporters sur place. Le père Antoine sera bientôt célèbre. J'ai l'impression qu'on viendra de loin pour admirer son cochon.



— Oui, approuva Ficelle, ce sera le monument historique de Champfleury-les-Groseilles! Il deviendra aussi grand que la Tour Eiffel! Ah! un papillon! Une carpocharpe, sûrement. Quel dommage que je n'aie pas mon filet... Je vais essayer avec mon mouchoir... »

Et la grande fille partit à travers champs, poursuivant le papillon et agitant le mouchoir comme pour lui dire adieu. Boulotte manifesta le désir de retourner à la caravane pour grignoter un ou deux biscuits. Restée seule, j'ai cherché l'ombre sous les arbres qui bordaient le champ du père Antoine. C'était là, sur la lisière, que le porc grattait le sol. La terre avait été piétinée par les curieux, autour

des trous creusés par l'animal. Chacun des badauds avait voulu emporter son petit souvenir, sans que le père Antoine s'y soit d'ailleurs opposé. Et maintenant il ne restait plus de poudre d'or.

Je me suis baissée, j'ai remué un peu la terre. Si, il y avait encore là une traînée jaune laissée par le précieux métal. Je l'ai ramassée et approchée de mon nez. Mais l'or n'a pas d'odeur, n'est-ce pas? Comment le cochon pouvait-il s'y prendre pour le déceler? C'était un miracle!

Je me suis donc mise à flairer la poignée de terre, comme un basset humant une odeur précieuse (aurait dit Ficelle!). Puis il m'a semblé que...

J'ai fermé les yeux pour mieux me concentrer. J'ai examiné la terre de très près, je l'ai palpée, effritée entre mes doigts. Et j'ai commencé à comprendre. Oui, j'ai fini par trouver le truc. Ah! il n'était pas bête, le père Antoine! Pas bête du tout. Je commençais à deviner où il voulait en venir. C'était clair, maintenant! Ah! Quel petit farceur, ce père Antoine, quel coquin! quel malin!

Je me suis relevée et je suis revenue vers le camping en riant toute seule comme une petite folle!

La nuit s'était étendue sur les bois et les champs du Périgord. Le ciel était légèrement éclairé par les lumignons célestes : étoiles et croissant de lune. De temps en temps, un camion passait sur la nationale qui contourne Champfleury-les-Groseilles, et un oiseau couche-tard le saluait en faisant couic ou glouc, à moins que ce ne fût houûû!

J'ai ouvert silencieusement la porte de la caravane, et je me suis glissée au-dehors. J'ai rempli mes poumons d'un air frais et pur dont les gens des villes sont privés, puis je me suis mise en route vers la propriété du père Antoine. En dix minutes de marche rapide, j'ai atteint une clôture que j'ai franchie d'un bond, et je me suis approchée de la ferme. Une lumière brillait au rez-de-chaussée, entre les volets de bois. J'ai glissé mon regard dans la fente qui séparait un battant et le bord de la fenêtre. Il y avait là une grande pièce, la salle commune. Assis devant une table de bois recouverte d'une antique couche graisseuse, le père Antoine griffonnait sur un papier, en tirant un peu la langue. On aurait dit un élève s'appliquant pour faire son auto-dictée. En même temps qu'il écrivait, je l'entendais marmonner :

« ... cent mille francs... non, disons cent vingt... Ce qui va me faire une bonne somme pour racheter d'autres cochons... A moins qu'une vache?... Oui, une vache. Et je bénéficierai du prêt agricole. Il faudrait tout de même faire assez vite, avant que quelqu'un ne trouve le truc. Bah! Après tout, ils sont bien trop bêtes! J'aurais tort de m'en faire... Nous disons donc, cent vingt mille francs. Et pourquoi pas cent trente ou cent cinquante? Tiens, c'est dit! Cent cinquante mille francs. Ha, ha! On ne viendra pas dire après ça que je suis un pauvre paysan! »

Soudain, le père Antoine a relevé la tête. On venait de gratter à la porte de la ferme. Il a froncé les sourcils, posé son crayon. Il s'est levé et s'est approché de la porte. Puis il a crié :

« Qui est là? »

Moi, je me suis bien gardée de répondre. Parce que c'était moi qui venais de gratter le bois. Cachée sur le côté de la maison par la masse d'une charrette, j'attendais. Il y a eu un bruit de verrous que l'on tire, et la porte s'est ouverte. La tête du père Antoine est passée par l'ouverture. Il regardait à droite, à gauche, cherchant qui avait bien pu produire le bruit.

Alors, j'ai bondi. Je vous assure que ni le jaguar, ni le puma ni la panthère n'auraient pu

être plus rapides. En moins d'une toute petite seconde, je me suis trouvée dans la ferme. Surpris, mon bonhomme a eu à peine le temps de me voir entrer. Il s'est retourné, a ouvert la bouche et fait « Heu? ». Puis il a balbutié :

« Mais... mais qui êtes-vous?... Que voulez-vous? »

— Qui je suis? Fantômette. Vous connaissez? Bon? C'est très simple. Le jour, je vais à l'école. La nuit, je cours après les assassins ou les escrocs, et ce que je veux, c'est que vous m'expliquiez ce que vous comptez faire avec votre mirifique cochon. »

Je me suis approchée de la table, j'ai jeté un coup d'œil sur le papier où le paysan avait aligné des chiffres. De belles additions. Notre homme comptait faire de nombreux achats, apparemment. Il y avait également sur la table des catalogues de vente par correspondance, les dépliants d'une marque d'automobiles, la publicité d'un constructeur de bateaux et d'une agence de voyages.

« Vous comptez vous offrir tout ça, père Antoine? »

Le premier mouvement de surprise passé, il s'est remis de son émotion et a répondu d'un ton plus ferme, où l'on décelait une pointe d'arrogance :

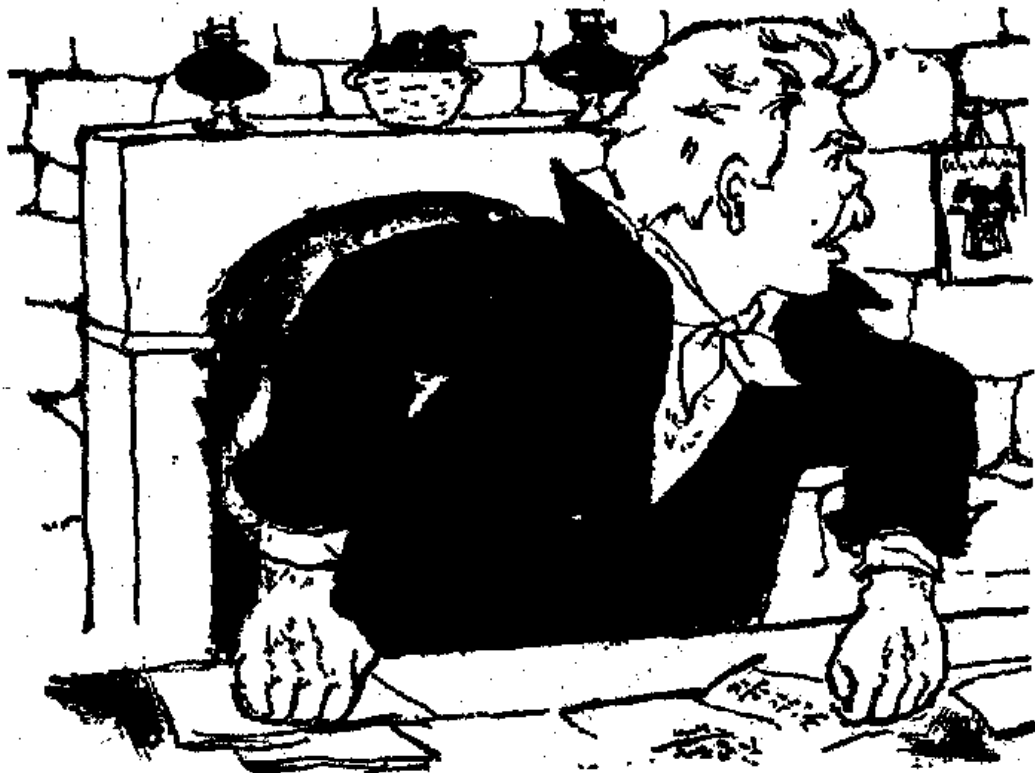
« Oui, parfaitement. Je vais vendre mon cochon. J'en ai bien le droit, hein?

— Oui. Mais avez-vous le droit de faire croire que cet animal peut trouver de l'or, quand vous savez très bien que C'EST PARFAITEMENT FAUX? »

Il s'est redressé et a lancé, comme un défi :

« Prouvez-le, ma petite demoiselle!

— Oh! c'est bien simple. J'ai découvert votre système. Une astuce qui vous permet de faire croire que Trésor est un véritable chercheur d'or. On va vous l'acheter un bon prix, sûrement?



— Parfaitement! J'ai déjà reçu des offres.

— Ensuite, vous ferez croire que vous avez d'autres cochons analogues, avec l'odorat aussi fin. Et eux aussi, vous les vendrez une bonne somme?

— Absolument!

J'ai croisé les bras et déclaré :

« Vos cochons, vous ne les vendrez pas. Désolée. Je vous empêcherai de commettre cette escroquerie.

— Vraiment? Eh bien, moi je vous prierai de vous mêler de vos oignons et de vos navets, ma petite Fantô... chose. Je vends mes cochons à qui je veux, et au prix que je veux.



— Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous, père Antoine, et... »

Je n'ai pas pu finir ma phrase, parce que ma tête a soudainement été recouverte par un morceau de tissu, une toile qui m'a aveuglée tout en m'empêchant de parler. En même temps, des bras ont enserré les miens, et un genou s'est traîtreusement enfoncé dans mon dos, ce qui m'a obligée à me plier en deux.

Je me suis trouvée hors de combat!

*
**

A travers l'épaisseur de la toile, j'ai entendu la voix du père Antoine qui s'écriait :

« Bravo, Merguèze! Tu es arrivé au bon moment. Cette jeune déguisée commençait à m'échauffer les oreilles, avec ses sermons. Je n'aime pas qu'on m'empêche de planter mes patates, moi! Allez, on la met au frais. »

J'ai senti que l'on me soulevait par les épaules et par les jambes pour me faire descendre un escalier assez étroit, puisqu'à plusieurs reprises, on m'a heurtée contre les murs. Puis j'ai senti qu'on me déposait sans ménagements sur le sol. Une voix (sans doute celle du nommé Merguèze) a demandé :

« Maintenant, qu'est-ce qu'on va en faire? »

... On me soulevait pour me faire descendre
un escalier assez étroit... →



Le père Antoine a répondu :

« On la laisse là et on ne s'en occupe plus jusqu'à ce que notre petite affaire soit terminée. Ensuite, on verra. »

Merguèze a eu un petit rire, et a prononcé une phrase assez peu rassurante :

« Il y a des étangs dans la région. Une bonne pierre autour du cou, et plouf! On n'en entendra plus parler. Salut, Fantômette! »

Et il m'a lancé un coup de pied dans les côtes en guise d'adieu. Puis il est remonté avec le père Antoine et j'ai entendu une porte se refermer, avec un bruit de clé tournant dans la serrure.

Ah! J'ai été bien imprudente de venir dans cette ferme sans prendre plus de précautions. J'aurais pu au moins penser que le fermier risquait d'avoir un complice. Peut-être bien l'homme qui avait eu l'idée de cette belle escroquerie, puisque c'en était une.

Mais il n'était plus question de penser au cochon. Il fallait que je m'occupe de ma petite personne, qui n'était pas dans une brillante situation. Ficelée comme une dinde prête à être mise au four (aurait dit Boulotte) et enfermée dans ce qui devait être une cave. Ah! je n'étais pas dans un de mes bons jours!

Si seulement il n'y avait pas eu cette toile

qui me bouchait le paysage et m'étouffait... Je commençais à avoir chaud, là-dessous! Comment faire pour m'en débarrasser?

Une idée m'est venue. Pour parvenir à faire un trou qui m'aurait permis de respirer, il me suffisait peut-être de mordre la toile, de la mâchouiller? On allait bien voir...

Et je me suis mise à mâcher la toile qui se trouvait devant mon nez. J'ai heureusement de bonnes dents, et au bout d'un moment, j'ai senti la toile qui se déchirait peu à peu. Je ne voyais toujours rien, mais au moins je respirais. Il ne me fallait plus qu'un peu de patience!

Après avoir repris mon souffle pendant quelques instants, j'ai recommencé à grignoter la toile, comme une souris qui déchiquette des bouts de papier pour faire son nid. Le trou a fini par s'agrandir, mais il n'était toujours pas en face de mes yeux. Alors, je me suis allongée à plat ventre, et j'ai frotté la toile contre le sol pour la déplacer. La déchirure est remontée au-dessus de mon nez, et j'ai pu y glisser un coup d'œil. Ce qui m'a permis d'observer les lieux.

Observer, c'était d'ailleurs beaucoup dire, parce que je ne voyais pas grand-chose. Une très vague lueur, provenant d'un croissant de

lune, se frayait un passage au travers d'un soupirail. C'était peu, mais comme j'ai un regard de lynx et que je me trouvais depuis un moment dans l'obscurité, mes yeux se sont habitués à la vision nocturne. J'ai deviné, sur ma gauche, une rangée de tonneaux. Au fond, il y avait un entassement de sacs qui devaient contenir de l'engrais ou peut-être de la farine de tourteaux. A droite, divers ustensiles et outils. Un râteau, un seau, une pelle. Ainsi qu'un joug, cette grosse pièce de bois en forme d'arc que l'on attachait aux cornes des bœufs pour les relier par paires.

Mais ce qui m'a le plus intéressée, c'était la présence d'une faux.

Une faux! Voilà l'outil dont j'avais besoin. J'ai rampé vers l'instrument, m'en suis approchée jusqu'à le toucher, et j'ai glissé la pointe de la lame entre une corde et ma jambe droite. Quelques mouvements de va-et-vient, puis cracl la corde s'est coupée. Ensuite, il ne m'a fallu qu'un instant pour me dégager complètement de mes liens et de la toile qui recouvrait ma tête.

Je me suis mise debout, j'ai fait quelques mouvements de gym. pour me remettre en forme, et j'ai songé à sortir de cette cave. Mais par où? La porte, il ne fallait pas y compter.

D'abord, elle se trouvait verrouillée de l'extérieur, ensuite les deux hommes étaient toujours derrière. Je les entendais qui bavardaient.

Restait le soupirail. J'ai essayé de passer ma tête entre deux barreaux, mais ils étaient trop resserrés. Il m'aurait fallu un levier pour les écarter. Un levier? J'ai regardé autour de moi, et j'ai trouvé tout de suite ce qu'il me fallait : le joug!

C'était une pièce de bois horriblement lourde, mais j'ai réussi à soulever une extrémité et à traîner l'objet jusqu'au soupirail. J'ai fait passer un bout entre deux barreaux, et j'ai poussé le joug à l'horizontale. Puis je l'ai ramené, repoussé encore. Sous ce mouvement de va-et-vient, les barreaux ont fini par capituler. L'un d'eux a fait craquer la pierre en s'arrachant à moitié. Derrière moi, la clé tournait dans la serrure. Evidemment, les deux hommes avaient entendu le bruit que je venais de faire. Mais la voie était libre! Je me suis glissée à travers le soupirail avec la souplesse d'une chatte, et suis sortie de la cave.

Les deux hommes sont alors entrés dans le sous-sol et je les ai entendus qui poussaient des exclamations de fureur. Qu'allais-je faire maintenant? Me sauver? Non. Au lieu de cou-

rir à travers la campagne, je suis restée près de la ferme. En escaladant un tracteur, je me suis juchée sur le toit de la porcherie, une sorte de grande cabane qui abritait le précieux animal. Du haut de ce perchoir, j'ai pu observer tranquillement les allées et venues des deux hommes qui étaient à ma recherche. Ils ont allumé une lumière au-dessus de l'entrée, qui m'a permis de distinguer Merguèze. C'était un petit gros, très brun, très remuant. Il courait de tous côtés en grognant qu'il allait me transformer en purée lorsqu'il m'attraperait. Seulement, il ne pouvait pas me voir, et il n'a pas eu l'idée de lever les yeux.

Au bout d'un moment, mes adversaires ont commencé à se lasser. Renonçant à me chercher, ils ont éteint la lumière et sont rentrés dans la ferme. Tout est redevenu silencieux. Alors, je suis redescendue du toit, j'ai ouvert en douceur la porte de la porcherie et je suis entrée. Dans une de mes poches secrètes (j'en ai plusieurs; un jour il faudra que j'en donne le détail), j'ai pris un marqueur noir. Allongé sur la paille, Trésor était endormi.

Sur la pointe des pieds, je m'en suis approchée...



« Ah! Il ne marche pas, ce barbecue! Le charbon ne veut pas prendre... Je vais souffler dessus... »

Boulotte gonfla d'air ses poumons, souffla sur le foyer avec une telle force, qu'elle devint aussi rouge qu'une framboise. Pendant que la gourmande procédait à l'allumage de son fourneau mécanique, j'enfilais sur les broches des carrés de lard et des petites saucisses. Boulotte interrompit son travail de ventilation et s'exclama :

« Ah! Enfin, ça démarre... Il faut rajouter du charbon, maintenant... Et si je faisais brûler du thym et du romarin dans le foyer? Ça parfumerait le lard, tu ne crois pas?

— Oui, tu peux essayer. »

Boulotte s'apprêtait à aller chercher des aromates dans la nature, lorsque des cris déchirèrent l'air :

« Ohé! Ohé! Boulotte, Françoise! Vous ne savez pas ce qui se passe? »

La grande Ficelle arrivait en courant. Elle venait de Champfleury-les-Groseilles où elle était allée acheter des billes pour se faire un collier (sans savoir comment elle allait les percer). Elle s'arrêta devant le barbecue, essoufflée, et annonça :

« J'ai une grande nouvelle! Une chose extraordinaire! Figurez-vous qu'en revenant du village, je suis passée par la propriété du père Antoine. Et là, vous ne savez pas ce que j'ai appris? Un truc ahurissant! Ah! j'ai une de ces soifs! Je boirais un extincteur! Boulotte, il reste encore de la limonade?

— Je ne crois pas.

— Du jus d'ananas, alors?

— Il n'y en a plus...

— Tu l'as fini aussi? Quel trou, cette fille! Il faudra que je retourne à Champfleury acheter du jus de la treille. Je ne sais pas ce que c'est, mais on dit que c'est très bon. Voyons... qu'est-ce que je vous racontais?

— Tu parlais d'une grande nouvelle.

— Ah! oui. Eh bien, voilà. Il est venu un

gros acheteur chez le père Antoine. Un banquier, je crois. Il voulait lui acheter son cochon un prix fantasmagorique. Au moins plusieurs millions de milliards! Parce que ce cochon, il vaut une grosse fortune. Aussi grosse que Boulotte, par exemple.

— Quoi? Je ne suis pas grosse, moi!

— Disons que tu as oublié d'être maigre. Donc le père Antoine est allé chercher son cochon. Il y avait tout plein de monde qui était venu pour assister à la vente, et même des reporters. »

J'ai tendu un verre plein d'eau à Ficelle qui l'a bu d'un trait, et a repris :

« Donc, voilà le père Antoine qui s'est avancé avec sa bestiole au bout d'une ficelle. Et alors, tout le monde a pu voir un texte écrit sur le dos du cochon. Il y avait : « Je sens les truffes, pas l'or. » Le père Antoine n'avait pas remarqué les lettres tout d'abord, parce qu'il ne faisait pas très clair dans la porcherie. Mais une fois dans la cour, il a vu lui aussi. Il est devenu très pâle et s'est mis à rire jaune en disant que c'était une plaisanterie de quelque gamin. Le banquier, il est resté muet pendant un moment, puis il a fait claquer ses doigts et il a dit : « Ah! ça y est! Je commence à le
« comprendre, votre truc! Vous avez dû

« mélanger des morceaux de truffe à de la
« poudre d'or, et enterrer le tout. Et c'est la
« truffe, bien sûr, que le cochon a sentie. Vous
« vouliez faire croire que l'animal était
« capable de trouver de l'or. Mais dites-moi,
« voilà qui ressemble singulièrement à de
« l'abus de confiance? J'ai bien envie de dépo-
« ser une plainte. Heureusement je ne vous ai
« pas encore donné de chèque! » Et il est
reparti dans sa voiture, très mécontent. »

J'ai demandé à Ficelle :

« Le père Antoine, qu'a-t-il fait?

— Il a emmené son cochon en marmottant
je ne sais quoi au sujet de Fantômette. Je ne
vois vraiment pas ce que Fantômette viendrait
faire là-dedans! En tout cas, il n'avait pas
l'air très fier, Antoine. Et tout le monde rigo-
lait! Oh! là, là! les gens se tordaient! Hi, hi!
Remarquez bien que moi, je n'ai pas été sur-
prise du tout. J'avais deviné dès le début que
le père Antoine avait truqué les paillettes d'or
en ajoutant des morceaux de truffe. C'était
évident. N'importe qui d'un peu intelligent,
comme moi, aurait trouvé ça tout de suite.
Mais évidemment ce n'est pas votre cas... »

74 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

Ainsi se termina l'affaire du fabuleux cochon de Champfleury-les-Groseilles. On apprit par la suite que l'inventeur de cette escroquerie était Merguèze, un lointain parent d'Antoine.

Aux dernières nouvelles, le Merguèze en question se trouverait en Amérique du Sud. Il paraît qu'il vient de découvrir une nouvelle race de chevaux qui sont capables de faire apparaître des diamants, rien qu'en frappant le sol de leurs sabots.





TROISIÈME CARNET

L'inconnu de Five O'Clock Tea

UNE FOIS DE PLUS, j'ai braqué mes jumelles vers le dépôt des vieilles voitures. Mais il n'y avait toujours personne. A mon avis, les individus qui apportaient là des voitures volées n'avaient pas l'intention de revenir. Il était inutile que je prolonge ma surveillance. Et puis, j'étais juchée sur cet arbre depuis trois heures, sans bouger d'un millimètre, et je commençais à m'ankyloser!

J'ai rangé mes jumelles dans leur étui que j'ai accroché à mon épaule, et je suis redescendue de mon perchoir en prenant garde de ne pas déchirer ma cape de soie. Ouf! J'ai marché sur l'herbe épaisse qui tapissait le sol du bois, vers le fourré où j'avais caché mon cyclomoteur électrique. Il ne me restait plus qu'à rentrer à Framboisy. Pour une fois, j'étais bredouille!

Je marchais entre les chênes, faisant crisser sous mes pas les premières feuilles mortes de l'automne, et j'atteignis une clairière. Je la traversai, m'approchai du buisson où j'avais dissimulé le cyclomoteur.

C'est alors que la chose se produisit.

Quelqu'un s'abattit soudainement sur mon dos, me fit tomber en avant, m'écrasa, m'immobilisa. Le tout en une seconde! Je sentis sur ma nuque un souffle chaud qui empesait le tabac. J'entendis un ricanement près de mes oreilles, je sentis que deux mains se resserraient autour de mon cou pour m'empêcher de respirer...

Mon bras droit se trouvait coincé sous ma poitrine et je ne pouvais l'utiliser. Mais le gauche restait libre. Je le repliai vers mon cou, tâtai une des mains qui essayaient de m'étrangler, et je trouvai le petit doigt de mon ennemi.

Ce petit doigt qu'on nomme l'auriculaire. Je le saisis et commençai à le tordre.

Un hurlement éclata derrière moi et la prise qui m'étouffait cessa immédiatement. Je me soulevai, roulai de côté pour me dégager, me dressai comme un ressort. J'étais maintenant debout. Mais l'homme, lui, se tenait sur ses genoux, plié en deux, grimaçant de douleur et soufflant sur son doigt pour le rafraîchir. C'était un gaillard massif, au teint brique et aux cheveux roux. Il portait un uniforme bleu foncé et des bottes. Sa casquette de chauffeur avait roulé dans l'herbe.

Il se releva en poussant un grognement de rage, serra les poings et tenta de se jeter de nouveau sur moi. Mais j'avais prévu son attaque, et je l'arrêtai net en lui lançant un coup de pied au menton. J'entendis ses dents claquer violemment. Nouveau cri de douleur. Alors, il se mit dans la position classique du boxeur, poings levés, et marcha vers moi.

Dans mon dos, une voix ordonna sèchement :

« Arrêtez, Tom! Cela suffit! L'expérience est concluante. »

Je tournai la tête. Celui qui venait de parler, avec un léger accent anglais, était un homme grand et mince, vêtu de gris clair et coiffé

d'un chapeau melon. Il s'amusait à faire tourner un parapluie noir. Ses cheveux grisonnaient, mais sa moustache était restée noire. Il ôta son chapeau, inclina la tête et se présenta :

« Sir Douglas Depyke, sujet britannique. Mademoiselle Fantômette, je présume? Veuillez excuser la liberté que j'ai prise en vous faisant attaquer par mon chauffeur, mais je voulais m'assurer que vous étiez bien à la hauteur de votre réputation. On dit que vous êtes une fille imbattable, invincible, et je voulais m'en assurer. Voilà qui est fait. »

Je fus sur le point de m'exclamer : « Eh bien, vous ne manquez pas de toupet! », puis je me ravisai. Ce gentleman s'exprimait avec une telle courtoisie, qu'une discussion aurait été maintenant du plus mauvais effet. Ecartant le bas de ma tunique d'un geste qui me sembla élégant, j'esquissai une révérence en déclarant :

« Je suis ravie de vous connaître, Sir Douglas. Mais puis-je savoir le but de votre... visite?

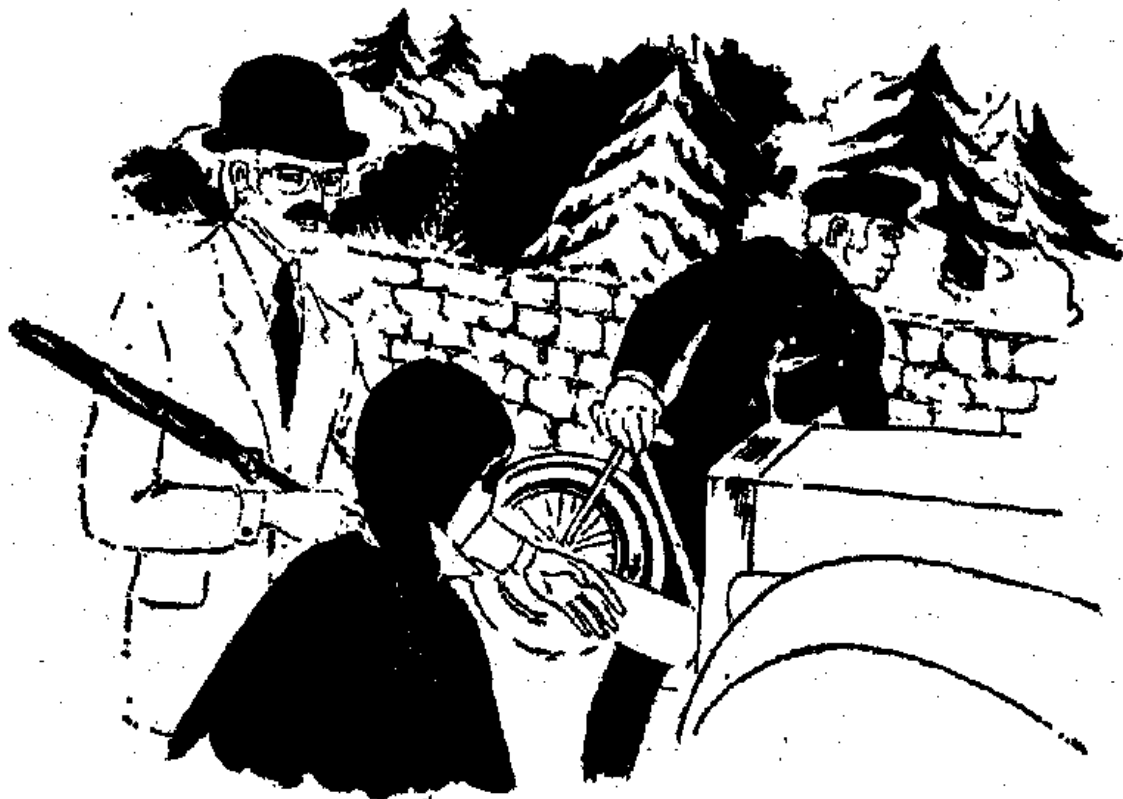
— Certainement. Si vous voulez bien me suivre dans ma voiture, je vous expliquerai ce que j'attends de vous. Tom, je vous prie de mettre le véhicule de mademoiselle dans le coffre de la Rolls.

— Parfaitement, Sir. »

Quelques pas nous conduisirent jusqu'à la luxueuse voiture de Sir Douglas Depyke. Je m'enfonçai dans la banquette de cuir souple, tandis que nous démarrions silencieusement. Le gentleman me demanda la permission d'allumer un cigare, puis il expliqua :

« Je suis venu sur le Continent pour solliciter votre aide. On dit que vous menez à bien les enquêtes les plus difficiles. Et c'est précisément une enquête délicate que je vous demande d'entreprendre. Puis-je avoir votre accord?

— Dites-moi en gros de quoi il s'agit?



— J'habite à Five O'Clock Tea, ce que l'on appelle un cottage. Ou si vous préférez, une villa, dans les environs de Londres. Depuis quelque temps, je reçois les visites d'un voleur. Il a pénétré dans ma propriété à plusieurs reprises, pour commettre quelques petits larcins. Une fois, ce sont deux poules qui ont disparu de ma basse-cour. Une autre fois des raquettes de tennis ou une tondeuse à gazon. Avant-hier, il a fracturé une porte et m'a volé une lampe de chevet. Ce n'est pas que ces objets aient une grande valeur, mais je trouve extrêmement désagréable que l'on pénètre chez moi sans ma permission.

— Vous n'avez pas prévenu la police?

— Si. On m'a envoyé un inspecteur qui est venu passer la nuit dernière au cottage. Seulement, je me suis aperçu qu'il s'était endormi. Car au petit jour, ce matin, j'ai constaté que le voleur était revenu pour me prendre une pendulette. De sorte que je n'ai plus guère confiance dans les inspecteurs du Royaume-Uni, et je préfère votre concours. Acceptez-vous de m'aider?

— Bon, je veux bien.

— En ce qui concerne vos honoraires...

— ... Nous en reparlerons une autre fois, Sir. »

Trois heures plus tard, nous avons traversé la Manche en aéroglisseur, et dans la soirée nous sommes arrivés au cottage nommé Five O'Clock Tea. Ce qui pourrait se traduire par « Le Thé de Cinq heures ».

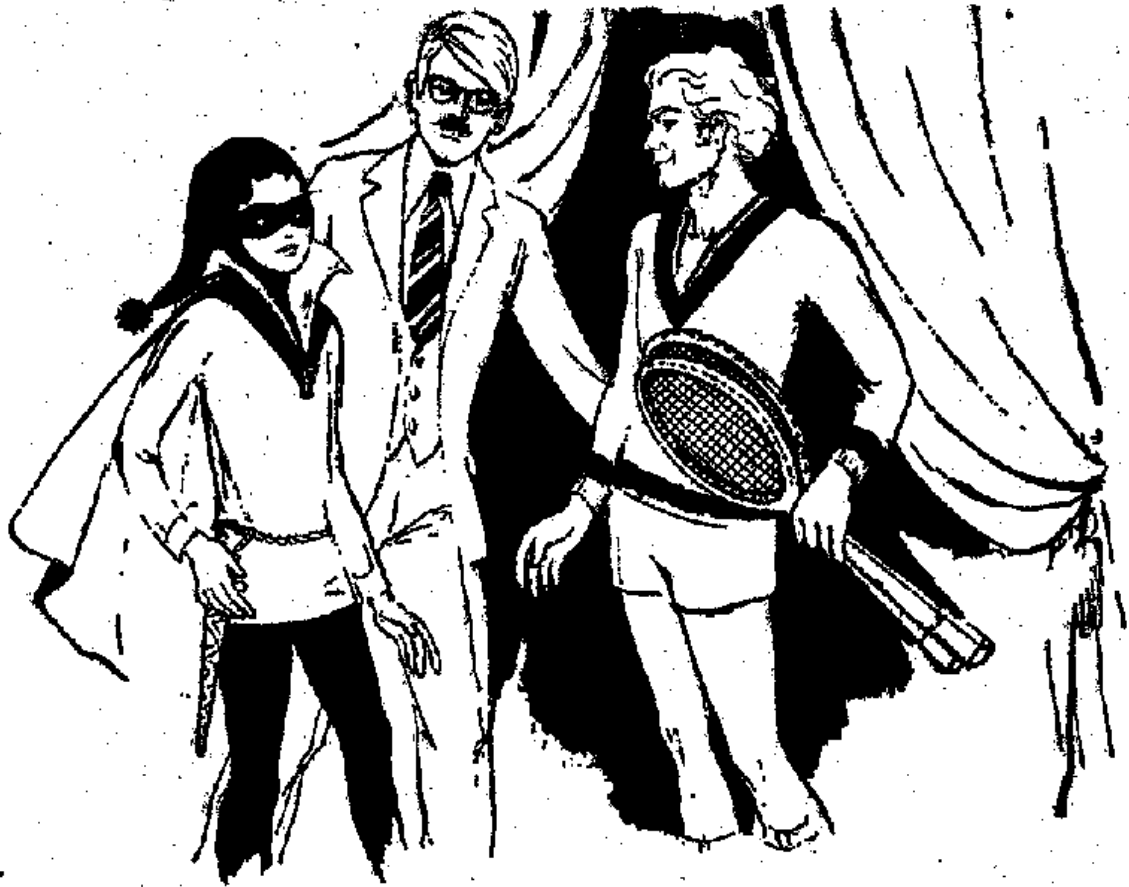
*
**

La voiture s'arrêta devant un portail. Aussitôt, un énorme bouledogue accourut et vint coincer son museau massif entre les barreaux de la grille, en soufflant comme un chalumeau à gaz. Puis apparut un majordome plus raide qu'un sabre de l'armée des Indes, qui ouvrit le portail, le referma, et marcha à grands pas derrière le véhicule jusqu'au perron du cottage, une vaste demeure de brique enrubannée de lierre.

Je m'apprêtais à descendre, lorsque Sir Douglas me retint d'un geste.

« Attendez que William ait attaché Nelson. Sinon le chien vous sauterait dessus, et je pense que votre science du karaté serait inutile. »

Le majordome emmena le bouledogue jusqu'à une niche en forme de maisonnette, et je pus sortir de la voiture. Nous avons monté les marches du perron, sommes entrés dans un



vestibule dont les murs, tendus de tapisseries, nous offraient le spectacle de gentlemen vêtus de rouge, pourchassant à cheval un malheureux cerf, en jouant du cor. Sir Douglas s'est tourné vers moi :

« Miss Fantômette, William va vous montrer votre chambre. Ensuite, si vous le voulez bien, nous profiterons du restant de lumière pour jeter un coup d'œil sur le parc. Je vous montrerai les endroits par où le voleur est passé. »

Je suis montée au premier étage, où j'ai découvert une chambre garnie de boiseries, de tentures brodées, de petits meubles et de bibelots. Aux murs, des gravures représen-

taient diverses batailles navales où s'étaient distingués des amiraux coiffés de tricornes, qui se vissaient des longues-vues dans l'œil, pour observer des vaisseaux français en train de faire naufrage.

Après un brin de toilette, j'ai vérifié dans un miroir tarabiscoté que les plis de ma cape tombaient bien, et je suis redescendue. Sir Douglas était en train de bavarder avec un grand jeune homme en tenue de tennis, qui tenait des raquettes sous le bras. Je lui ai trouvé un certain air de famille avec Sir Douglas, ce qui s'est confirmé quand ce dernier me l'a nommé :

« Mon fils Cedric, le meilleur tennisman du collège d'Oxbridge. Il est également très fort en équitation, en cricket et en course d'aviron. »

J'ai senti qu'il était très fier des performances sportives de son fils. Celui-ci a souri et m'a demandé :

« Comment allez-vous? »

Selon la mode anglaise, j'ai répondu :

« Comment allez-vous? »

Il m'a examinée de la semelle au pompon comme si j'étais quelque spécimen d'un animal rare, et il a dit :

« Ainsi donc, voici la fameuse Fantômette,

qui court après les bandits? Vous arrive-t-il de les rattraper?

— Je m'y efforce. Je crois même pouvoir affirmer que j'y parviens. En fait, je n'abandonne jamais une enquête avant d'avoir terminé.

— Vous pensez pouvoir arrêter le voleur qui vient dévaliser notre cottage?

— Je l'espère.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance. Mais je pense que vous aurez du mal. Il semble insaisissable. »

Ayant dit, il nous tourna le dos et s'en fut, sans doute pour prendre une douche et changer de vêtements. Sir Douglas m'entraîna à travers le parc, pour visiter sa propriété. Il me désigna un vieux mur de clôture, à demi recouvert de mousse.

« Tenez, Fantômette, regardez le haut de ce mur. Voyez-vous ces éraflures? Si vous les regardez de près, vous remarquerez des traces de peinture orange. Elles proviennent certainement de la tondeuse que l'on m'a volée. On l'a fait passer par-dessus le mur, et sa peinture a été raclée par la pierre. »

Nous avons ensuite rendu visite à John Duff¹, le jardinier, dont le visage disparaissait

1. Se prononce Deuf.

sous un vaste chapeau de paille, bien que le soleil fût déjà rare en cette saison. Il déplora la disparition de sa tondeuse, qui l'empêchait de couper à deux pouces de hauteur le magnifique gazon qui entourait le cottage. Puis il nous montra son poulailler et dit tristement :

« Vous voyez ces deux poules qui manquent? Le voleur les a prises après avoir franchi le mur avec mon échelle. Elle y était encore appuyée, le matin où j'ai découvert le vol. »

Nous sommes ensuite retournés vers la villa, où Sir Douglas m'a montré une porte basse qui donnait accès au sous-sol. Des traces sur le bois montraient que le voleur s'était attaqué au pourtour de la serrure. Il n'avait pas pu la démonter, mais il était cependant parvenu à s'ouvrir le passage, sans doute avec une fausse clé. Nous sommes remontés nous installer dans un salon, en attendant l'heure du repas. Le maître des lieux m'a proposé un whisky, mais j'ai préféré un soda.

« Eh bien, Fantômette, que pensez-vous de tout ceci? Je crois pour ma part qu'il s'agit d'un petit voleur dépourvu d'intérêt. Un voyou sans grande envergure. Des poules, une tondeuse, c'est... comment appelez-vous cela en français?... du bricolage, n'est-ce pas?

— En effet, j'ai l'impression d'avoir affaire à un amateur. Pourtant...

— Pourtant?

— Je trouve étrange qu'il soit revenu plusieurs fois. Ce n'est pas un rôdeur occasionnel. C'est quelqu'un qui habite dans la région. »

Sir Douglas parut surpris.

« Tiens! Je n'avais pas fait cette remarque. En effet, il doit demeurer près d'ici. Des nomades ne seraient venus qu'une seule fois, puis auraient continué leur chemin.

— D'autre part, votre chien ne semble pas avoir réagi. Il n'a pas empêché cet inconnu d'entrer dans votre propriété, n'est-ce pas?

— C'est vrai. Pourtant, nous le détachons pendant la nuit.

— Donc, puisqu'il n'a pas attaqué le voleur, c'est qu'il le connaissait. »

Mon hôte alluma pensivement une pipe, et murmura :

« Vous avez raison, Fantômette. Nelson doit connaître le voleur. Pourtant, je ne vois personne dans les environs qu'il ait eu l'occasion d'approcher de près. A part le postman... je veux dire, le facteur. Et peut-être le garçon boucher qui passe une fois par semaine.

— En cherchant bien, nous trouverons une personne familière à votre cottage, qui peut y



entrer sans que Nelson lui saute à la gorge. »

L'heure du dîner approchant, j'ai quitté Sir Douglas pour me rendre dans ma chambre afin de changer de vêtements. Je prévoyais que mon hôte allait se mettre en habit de soirée, et je ne voulais pas me trouver en état d'infériorité sur ce point.

On sait qu'habituellement je porte une tunique de soie jaune et une cape rouge et noire. Mais ce soir-là, j'ai revêtu l'uniforme que je ne mets que dans les grandes occasions : un costume entièrement fait de satin blanc. Ma cape est toujours de soie, mais noire uniquement. Et l'agrafe qui sert à la maintenir est un F d'or où brille la flamme rouge d'un énorme rubis. Il me fut offert par le prince

Norberto, à qui j'eus un jour l'honneur de sauver la vie. Aux pieds, je porte des ballerines de cuir blanc très fin, et ma ceinture est une chaîne d'argent.

Lorsque je suis descendue dans la salle à manger, je crois que j'ai produit mon petit effet. Comme prévu, Sir Douglas était en tenue de soirée, ainsi que son fils Cedric. Nous avons pris place devant une table éclairée par des bougies plantées dans des chandeliers d'argent ciselé. Dommage que Ficelle n'ait pas été là : elle se serait crue dans un film historique.

Alors que William nous servait des tranches d'agneau à la crème de menthe, Cedric demanda :

« Eh bien, Miss, avez-vous arrêté le voleur ? »

— Pas encore ! Laissez-moi au moins quelques heures.

— Allez-vous lui permettre de revenir piller Five O'Clock Tea ?

— Peut-être. Il faut en effet qu'il puisse revenir. Ce sera le plus sûr moyen de l'attraper.

— Je ne pense pas que vous y arriverez.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? »

Cedric versa un peu de sauce tomate sur son agneau en secouant la tête et répondit :

« Parce qu'il est malin. Il entre sans se

faire voir, prélève une ou deux choses, et se sauve comme un lapin. A mon avis, ce doit être un braconnier des environs.

— Un braconnier? Je comprendrais qu'il ait pris les poules, mais la tondeuse ou la pendulette? Qu'en ferait-il?

— Il les revendrait.

— Dans ce cas, je pense qu'il aurait plutôt volé des objets de valeur. Vous ne croyez pas? »

Sir Douglas intervint :

« C'est bien ce qui me fait penser que nous avons affaire à un voleur sans consistance, un être insignifiant. Non, Cedric, il n'est pas malin, et Fantômette n'aura pas de mal à le capturer.

— Père, je vous parie dix livres qu'elle n'y arrivera pas.

— Je n'aime pas les jeux d'argent, Cedric. Parions si vous le voulez, mais pas d'argent. Un objet quelconque, j'y consens.

— Soit. Si je perds, c'est-à-dire si Fantômette capture le voleur, je vous offrirai un coffret de cigares. Si je gagne, vous me paierez une voiture neuve. D'accord? »

Sir Douglas a un petit rire.

« Je suis tellement sûr de la victoire de notre jeune amie, que je tiens ce pari insensé. C'est

entendu, si elle ne prend pas le voleur, vous aurez votre voiture, Cedric. »

Il se tourna vers moi :

« Eh bien, vous savez maintenant ce qu'il vous reste à faire? »

— Oui. Et sincèrement, je crois que votre fils devra vous donner ces cigares.

— Auriez-vous déjà une idée sur l'identité du voleur?

— Pas encore, mais je pense avoir quelques lueurs sur ces vols étranges. Voyez-vous, j'ai l'habitude de mener des enquêtes bizarres, et je possède une sorte de sixième sens, un genre de flair qui me met sur la voie. »

Après le repas du soir, nous regardons un moment la télévision. Il y a au programme une aventure de Sherlock Holmes, le grand détective anglais. A partir de petits indices très simples, comme une tache de boue, une épingle à cheveux ou de la cendre de cigarette, il parvient à élucider les mystères les plus compliqués. Le problème que je dois résoudre ressemble un peu à ses enquêtes. La disparition de quelques objets dans un cottage doit m'amener à trouver le coupable. Si je n'y parviens pas, je perdrai mon prestige. Et j'y tiens, à mon prestige!

Lorsque le programme s'est terminé, mon

hôte m'a demandé si je souhaitais me coucher. J'ai répondu que j'avais l'intention de veiller, pour pouvoir surprendre le visiteur nocturne. Sir Douglas s'est tourné vers son fils :

« Et vous, Cedric ? »

— Je vais veiller un peu également. J'ai commencé à lire un ouvrage de navigation que je voudrais terminer. Fantômette ne voit pas d'inconvénient à ce que je lui tiennne compagnie ?

— Bien au contraire ! »

Le maître de maison nous fit un petit salut de la main.

« Dans ce cas, bonne nuit. »

— Bonne nuit, Sir Douglas.

— Bonne nuit, Père. »

La soirée étant fraîche, le majordome fit une flambée dans la cheminée, puis se retira. Cedric se plongea dans la lecture d'un gros bouquin, le journal de bord d'un navigateur anglais qui fit jadis le tour du monde, seul à bord d'un voilier : Sir Chichester. Il faudra que moi aussi j'entreprenne un jour de faire le tour du monde sur un bateau. Mais je veux un navire original. Par exemple, à pédales. J'aimerais aussi me faire remorquer par des dauphins que je tiendrais en laisse. C'est une idée à étudier.

Au bout d'un moment, Cedric bâilla et dit :

« Je boirais bien une goutte de thé fort. Cela m'empêcherait de dormir sur ce livre. Je vous en apporte aussi, puisque vous allez veiller ? »

— Volontiers. »

Le majordome étant parti, Cedric s'est rendu à la cuisine pour préparer lui-même le thé. Il est revenu avec deux tasses fumantes. J'ai goûté le breuvage, que j'ai trouvé assez amer.

« Vous faites la grimace, Fantômette ? C'est un Darjeeling très fort, et vous n'êtes peut-



être pas habituée à ce goût? Mettez beaucoup de sucre. »

J'ai rajouté du sucre dans mon thé indien et je l'ai bu. Puis j'ai réfléchi. Avions-nous affaire à un voleur bête, ou intelligent? Il n'était pas bien malin, puisqu'il ne prenait que des babioles. Et il était tout de même assez habile pour n'avoir pas été découvert. Pourrai-je me montrer plus subtile que lui? Et si j'essayais de lui tendre un piège? Au lieu de rester dans le cottage, je pourrais aller me poster à l'extérieur de la propriété, hors des murs. Et quand quelqu'un s'en approcherait, hop! je lui sauterais dessus. Oui, mais je ne pouvais pas être partout à la fois. La clôture du parc forme un carré, et pendant que j'aurais surveillé le côté nord, il aurait très bien pu passer par le sud sans que je le voie. Non, il valait mieux trouver autre chose. Mais quoi?

Je me tapotais la bouche en bâillant, je laissais mon regard errer sur les moulures du plafond, puis sur les tapisseries des murs, où l'on voyait des marquis pousser des marquises qui faisaient de la balançoire. Je tripotais ma broche d'or d'un geste machinal, j'allongeais mes jambes sur un gros pouf de cuir. Je bâillais de nouveau, je regardais les flammes dans la cheminée. Elles commençaient à baisser, en

même temps que la lumière diminuait dans le salon. Je me disais que...

*
**

« Votre breakfast, Miss! »

William entra, portant un large plateau d'argent d'où montait une bonne odeur d'œufs frits sur du jambon. Les fenêtres du salon étaient ouvertes, et la lumière entrait à travers les petits carreaux biseautés... Je me levai brusquement de mon fauteuil.

« Comment! Il fait jour, William? Mais quelle heure est-il donc?

— Neuf heures du matin, Miss.

— Mille pompons! J'ai dormi comme une momie! Et moi qui voulais rester éveillée pour surprendre le voleur! Est-il venu?

— Je crains que oui, Miss. »

Malheur! Le malfaiteur a fait une nouvelle visite pendant que je dormais. Ça, c'est une catastrophe pour mon honneur d'aventurière imbattable. Je devrais m'engloutir sous terre ou me cacher dans un trou de souris. Ah! Sir Douglas n'aura pas une très haute opinion de Fantômette après cette histoire. Je n'aurai plus qu'à me faire ermite dans un couvent tibétain...

J'ai demandé à William :

« Qu'a-t-il volé, exactement? »

— Un presse-papier qui se trouvait dans le bureau de Sir Douglas. Il est entré en découpant un carreau pour pouvoir tourner la poignée de la fenêtre et entrer dans la pièce. Mademoiselle veut-elle voir?

— Certainement. Sir Douglas Depyke est-il là?

— Il se trouve à Londres pour toute la matinée. »

Ouf! Je préférerais qu'il soit absent pour le moment. Je n'aurais pas été fière de me présenter devant lui. J'aurais eu les angoisses d'une écolière qui ne sait pas sa leçon, et que la maîtresse appelle au tableau.

Le majordome m'a conduite dans un bureau meublé selon le style de l'ère victorienne, c'est-à-dire datant du siècle dernier. Un rideau de velours vert pâle était agité par le courant d'air qui circulait à travers l'ouverture pratiquée par le voleur. J'ai passé ma tête par le trou pour regarder à l'extérieur. Nous n'étions qu'au premier étage et le voleur avait pu facilement escalader la façade en s'accrochant aux aspérités des briques. J'ai rentré ma tête et j'ai examiné le carreau. Le majordome me regardait faire en silence. Je sentais son regard

posé sur mon dos. Que pouvait-il penser de moi? Il devait se dire que Fantômette était une farceuse, qui aurait mieux fait de rester sur le continent. Je me suis retournée vers lui.

« William, pourriez-vous me prêter un instant la loupe rectangulaire de votre maître? »

Le majordome sursauta.

« Comment savez-vous que mon maître possède une telle loupe? »

— Élémentaire, mon cher William. J'aperçois d'ici, dans cette bibliothèque, plusieurs volumes marqués STAMPS, ce qui veut dire timbres. J'en déduis qu'il est philatéliste, et que par conséquent il possède une loupe spéciale pour examiner les timbres, de forme rectangulaire. »

Le majordome ouvrit un tiroir, en sortit la loupe et me la tendit.

« Auriez-vous découvert quelque chose, Miss? »

— Peut-être bien, William. Mais je dois vérifier. »

J'ai tiré le rideau sur le côté, approché la lampe des boiseries de la fenêtre, et regardé à travers la lentille avec une extrême attention. Au bout d'un moment, j'ai rendu l'objet au majordome.

« Merci, William. »

Je sentais son regard posé sur mon dos. →



— Mademoiselle a-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait?

— Oui, j'ai trouvé. Maintenant, je vais pouvoir manger mes œufs au bacon qui doivent être en train de refroidir. »

Je suis revenue au salon, où j'ai expédié le breakfast. Je dégustais des confitures d'orange, lorsque Cedric est apparu en tenue de golf, un sac de cannes sur le dos, un imperméable sur le bras. Il sifflotait gaiement.

« Hello, Fantômette! Savez-vous que nous avons eu une visite, cette nuit?

— William m'a mise au courant.

— Vous voyez que j'avais raison. Vous n'avez pas pu arrêter le voleur et j'ai gagné mon pari. Père n'a plus qu'à m'offrir une voiture neuve. Au revoir!

— A bientôt. »

Il sortit en continuant de siffler, avec l'air de quelqu'un qui est très content de soi. Par la fenêtre, je le vis qui se dirigeait vers une petite voiture de sport rouge fortement cabossée. Il balançait son sac sur l'étroite banquette arrière, ouvrit la portière pour monter. J'entendis alors une sonnerie dans le vestibule voisin. William décrocha et dit « Allô? » Puis il se précipita sur le perron et cria :

« Master Cedric, on vous demande au télé-

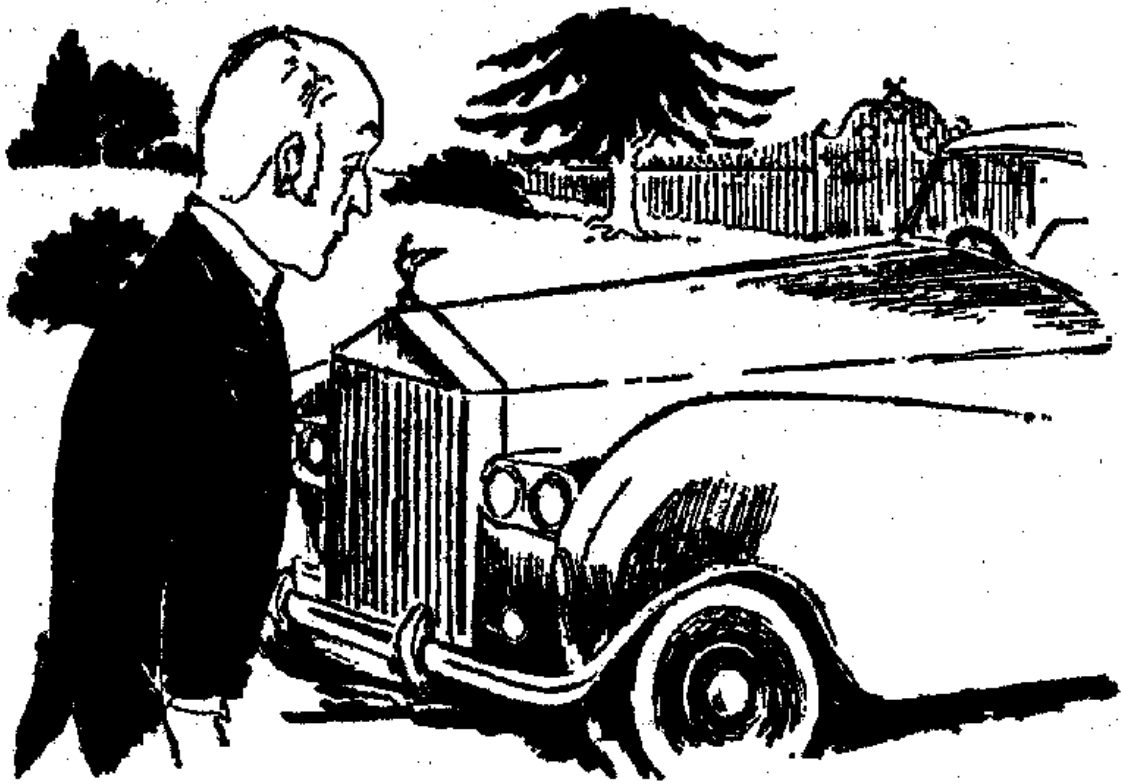
phone! Le secrétaire de votre club sportif! »

Le fils de Sir Douglas revint en courant vers le cottage, entra et prit la communication. Pendant qu'il conversait avec le secrétaire du club, j'ouvris la fenêtre et sautai dans le jardin. Il ne me fallut qu'un instant pour atteindre la voiture, ouvrir le coffre arrière et me glisser à l'intérieur. Un coffre où l'on aurait eu du mal à faire tenir un éléphant. Moi-même, je dus me plier en trois pour m'y loger. J'ai vérifié que je pourrais faire jouer la fermeture pour ressortir, et j'ai rabattu le capot sur moi. Comme il était passablement déformé, il laissait une fente par laquelle je pouvais observer les alentours. Au bout d'une minute, j'ai vu réapparaître Cedric. Il est monté dans la voiture, a mis le moteur en marche, et nous sommes partis. Après que William nous eut ouvert le portail, nous nous sommes engagés sur une route. D'après la position du soleil, nous allions vers l'ouest, c'est-à-dire vers Londres. Voilà qui m'intriguait. Hier soir, avant de céder au sommeil, j'avais étudié un plan de la région, et j'avais vu que le terrain de golf se trouvait à l'est de Five O'Clock Tea. Nous tournions le dos au terrain. Alors, pourquoi Cedric avait-il emporté son matériel de golf?

Après vingt minutes de trajet, la voiture

est entrée dans une localité dont j'ai repéré le nom sur une plaque : Potatoes. La voiture s'est engagée dans une avenue assez large bordée de magasins modernes, puis s'est arrêtée. J'ai retenu mon souffle, pendant que Cedric descendait et entrait dans un local d'acier et de verre surmonté d'une grande enseigne : Potatoe's Bank. L'indication était claire : c'était la banque principale de la ville de Potatoes. Au bout d'un quart d'heure, Cedric est ressorti de l'établissement, sifflotant selon sa coutume. Nous sommes repartis. Et dix minutes plus tard, un nouvel arrêt s'est produit. J'ai glissé mon regard entre le capot et la carrosserie. J'ai constaté que nous venions de nous arrêter devant un casino, lieu où les amateurs de jeu peuvent perdre leur argent à la roulette, au poker ou au baccarat.

Eh bien, j'en savais assez. J'ai déclenché l'ouverture du coffre, je suis sortie. J'ai ôté mon masque qui pouvait attirer la curiosité des passants. J'ai alors repéré, sur le siège arrière, l'imperméable de Cedric. Une exploration aussi rapide qu'indiscreète m'a permis de mettre la main sur le contenu d'une poche. Je me suis éloignée de la voiture, suis montée dans un taxi et ai donné au chauffeur l'adresse de Five O'Clock Tea.



De retour au cottage, je suis entrée dans le salon. Installée dans un confortable fauteuil de cuir fauve, je me suis plongée dans la lecture du charmant ouvrage de Lewis Carrol : *Alice au Pays des Merveilles*.

Une heure plus tard, je pus observer l'arrivée silencieuse de la voiture de Sir Douglas. Le majordome lui ouvrit la portière, échangea quelques phrases. Sans doute lui expliquait-il que Cedric était sorti pour jouer au golf. Peut-être fut-il question du vol nocturne. Ou alors, William raconta que j'avais emprunté la loupe pour examiner la fenêtre?

Je sortis du salon, entrai dans le vestibule et saluai le maître de maison. Il lança vers

moi un regard aussi froid qu'ironique et dit d'un ton acerbe :

« Tiens! Voici notre jeune détective. Eh bien, avez-vous mis en pratique vos dons de divination, PENDANT VOTRE SOMMEIL? »

Ah! ça y était! Il savait que j'avais dormi cette nuit, au lieu de veiller pendant que le voleur s'emparait d'un presse-papier. Et ma réputation de justicière était en train de ressembler à une vieille boîte de conserves!

Mais je n'ai jamais beaucoup aimé que l'on se moque de moi, et j'ai dessiné sur mon visage le plus gracieux des sourires avant de répondre :



« En effet, Sir Douglas, j'ai mis en pratique mes dons de divination. Et je crois être parvenue à quelques résultats positifs. »

Sir Douglas Depyk leva un sourcil et lança, ironique :

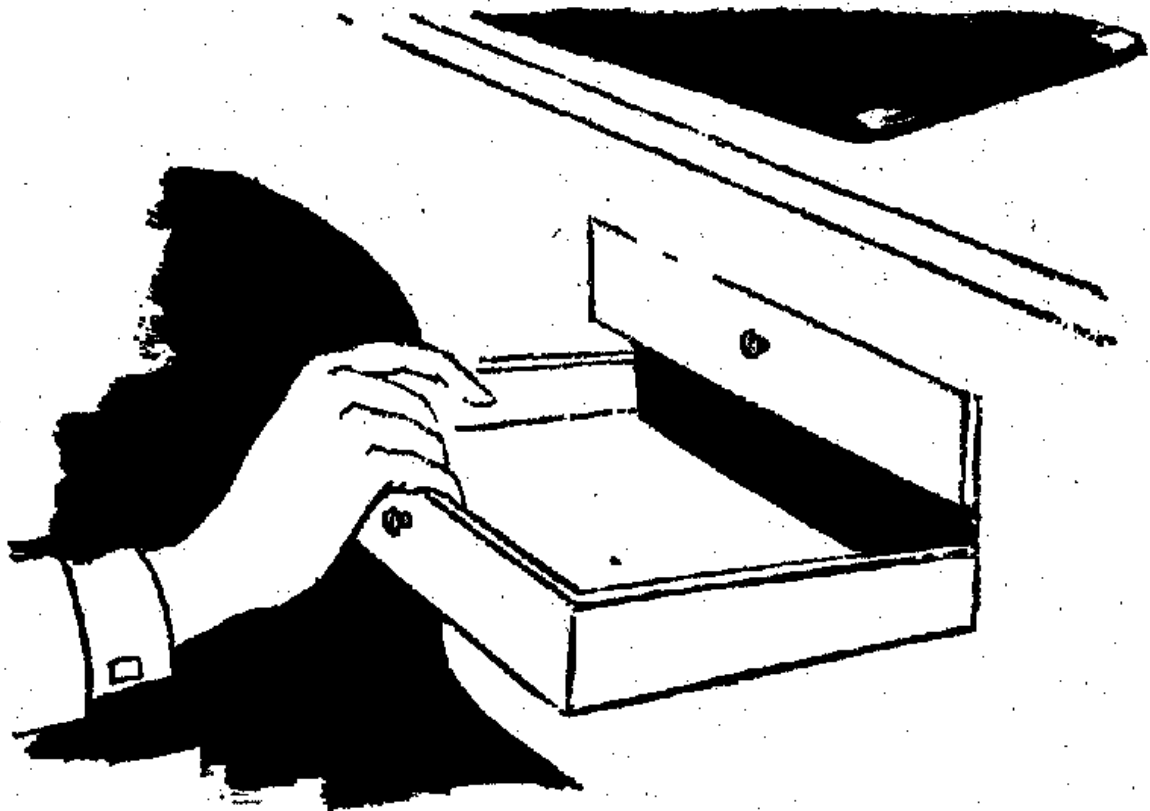
« Vraiment? Vous avez des résultats positifs MAINTENANT? Il est bien dommage que vous n'ayez pas obtenu lesdits résultats AVANT le vol. Car on m'a volé une nouvelle fois. Le savez-vous?

— Parfaitement, Sir. Un presse-papier a disparu.

— Et qu'avez-vous fait pour empêcher ce vol? Rien. Absolument rien. Vous avez dormi, comme l'inspecteur de police. Je regrette de vous avoir fait confiance, Fantômette. Je me suis trompé sur votre compte. Je vais vous faire un chèque pour vous dédommager de votre déplacement. Si vous voulez bien me suivre... »

Il avait prononcé toutes ses phrases sur un ton sec, méprisant. Mais cela ne me touchait pas du tout, parce qu'il n'allait pas tarder à changer d'opinion sur moi.

Nous nous sommes rendus dans son bureau. Il a ouvert un tiroir, passé sa main à l'intérieur, fait un mouvement de surprise, et murmuré :



« Mon carnet de chèques... Comment se fait-il qu'il ne soit pas là? Je suis sûr de l'y avoir laissé... William! William! »

Le majordome apparut.

« William, avez-vous touché à mon chéquier?

— Certainement pas, Sir.

— Savez-vous où il se trouve?

— Non, Sir. Je l'ignore.

— Bien, merci. »

William quitta la pièce. Je sortis alors le carnet de chèque d'une poche intérieure de ma tunique, et le tendis à Sir Douglas.

« C'est bien cet objet que vous cherchez? »

La stupéfaction se lut sur le visage de mon hôte.

« Mon chéquier! C'est vous qui l'aviez pris?

— Oh! non, ce n'est pas moi, hélas!

— Qui donc alors? »

Je fis quelques pas dans le bureau, les mains au dos. J'étais assez ennuyée. Oui. Fallait-il dire la vérité à Sir Douglas, au risque de lui porter un coup terrible? Ou alors me taire, au risque de passer pour une incapable?

Je dois avouer que je ne pus me résoudre à cette dernière solution :

« Sir Douglas, vous m'avez fait venir pour remplir une mission. Et cela m'amène à vous révéler des choses graves...

— Parlez, je vous en prie.

— Soit! Je crains que la vérité ne vous soit pénible à entendre, mais je vais tout de même vous la dire. Résumons tout d'abord les circonstances qui vous ont obligé à me faire venir. Vous aviez constaté qu'un certain nombre de vols s'étaient produits ici. Des vols en apparence absurdes. Une tondeuse, deux poules, des bricoles... Pourquoi ces vols? Pour vous faire croire que le voleur VENAIT DE L'EXTÉRIEUR. Qu'il s'agissait, en somme, d'un étranger.

— Eh bien, n'est-ce pas le cas?

— Pas du tout! Tenez, prenez par exemple le carreau découpé dans cette fenêtre. A votre

avis, où le voleur était-il quand il a taillé le verre?

— Dehors, puisqu'il cherchait à entrer.

— Non, DEDANS. Il était ici même, dans ce bureau. Avec votre loupe, j'ai trouvé des débris de verre sur la boiserie, alors qu'il n'y en a pas au dehors.

— Mais c'est absurde! Pourquoi couper un carreau s'il était déjà dans le cottage?

— Je vous le répète : pour faire croire qu'il venait du dehors.

— Je ne saisis pas l'intérêt de cette mise en scène. On ne m'a rien volé d'important.

— Oh! si. Téléphonnez donc à votre banque de Potatoes. »

Sir Douglas hésita une seconde, puis il décrocha son téléphone, forma un numéro et demanda :

« Allô? Je voudrais quelques renseignements au sujet de mon compte en banque. »

Au bout de quelques secondes, je le vis pâlir. Il raccrocha et dit d'une voix éteintes :

« On a présenté tout à l'heure à la banque un chèque de dix mille livres, qui a été payé. Je n'ai jamais signé ce chèque!

— Bien sûr. On a imité votre signature.

— Mais qui donc a pu?...

— Vous ne devinez pas, Sir Douglas? Quel-

qu'un qui vous touche de très près, qui m'a fait boire du thé drogué pour m'empêcher de surveiller le cottage. Quelqu'un qui prétend jouer au golf, mais jette en réalité votre argent sur le tapis du casino... »

Sir Douglas s'était effondré dans son fauteuil. Il soupira :

« Cedric! Mon fils... Ah! je le savais bien, qu'il avait le démon du jeu dans le sang! Tout l'argent de poche que je lui donne s'envole à la roulette. Il m'avait promis de ne plus entrer dans un casino, et le voilà qui recommence...

— Sir Douglas, je suis désolée de l'avoir dénoncé.

— Oh! Vous avez bien agi, Fantômette.



Croyez que je vous suis reconnaissant. Cela va me permettre de lui donner la leçon qu'il mérite! Tenez, il me semble que c'est lui qui arrive... »

En effet, un bruit de voiture se faisait entendre. C'était bien Cedric. Il sauta à terre, monta le perron en sifflant un air à la mode. L'accueil de son père fut glacial.

« Eh bien, Cedric, d'où venez-vous? »

— Mais... du golf, Père.

— Ne serait-ce pas plutôt du casino? Et avant d'aller dans ce casino, n'auriez-vous pas fait un crochet par Potatoes, pour retirer quelques livres à ma banque? »

Cedric ouvrit la bouche, ahuri. Il sembla sur le point de répondre, mais Sir Douglas lui coupa la parole :

« Mon fils, je suis fatigué de vos frasques. L'argent est plus dur à gagner que vous ne le croyez. Et pour vous donner une leçon, je vais vous envoyer en Guyane, où vous occuperez utilement votre temps chez mon cousin Robin Sherwood, qui possède une plantation de chênes-lièges. Vous scierez du bois, ce qui vous fera oublier la roulette. Un ou deux ans de forêt vierge vous remettront, je l'espère, dans le droit chemin. J'ajoute que Fantômette a trouvé le voleur et que j'ai gagné mon pari.

108 *LES CARNETS DE FANTÔMETTE*

Par conséquent, vous me devez un coffret de cigares. »

Voilà les fermes paroles qui furent prononcées par Sir Douglas Depyke. Ou du moins je le suppose, car je n'étais plus là pour les entendre. Juchée sur mon cyclomoteur électrique, je roulais déjà vers le sud, en direction de la côte.

Et en tenant bien ma gauche, car je me trouvais en Angleterre.





QUATRIÈME CARNET

L'étrange croisière du « Niguedouille »

« **C**OMMENT? C'est sur ce vieux rafirot rapiécé que nous allons naviguer? »

La grande Ficelle fit la grimace en voyant l'antique cargo que nous allions prendre. Mais nous ne pouvions guère faire autrement. Pourquoi? Ecoutez plutôt...

Boulotte, Ficelle et moi avons passé nos vacances en Afrique de l'Ouest, et au moment

de retourner en France, nous avons eu une surprise désagréable. L'agence de voyages qui avait organisé notre séjour venait de faire faillite. Du coup, nous avons été bloquées à Port-Bananes. Nous commençons à envisager sérieusement de retourner en France à la nage, lorsque j'ai entrepris de bavarder avec les marins qui flânaient sur les quais. L'un d'eux me signala qu'un petit cargo devait appareiller prochainement pour l'Europe, et je m'empresai de faire la connaissance du patron, le capitaine Jovial. Après discussion, il consentit à nous fournir trois passages gratuits sur son bateau à condition que nous aidions au chargement.

Nous nous sommes donc retrouvées avec des sacs sur le dos, qu'il s'agissait de transborder entre le quai et le *Niguedouille* qui s'y trouvait amarré.

« Allons! Allons, plus vite que ça! En voilà, des ramollies! Vous dormez, marins d'eau douce! »

Sur le pont de son bateau, le capitaine Jovial lançait des ordres d'une voix tonnante. Il roulait des yeux noirs sous d'épais sourcils. agitait au vent sa grande barbe et faisait fumer sa pipe autant que la cheminée de son navire.

« Allez, Ficelle, dépêche-toi de mettre ces sacs dans la cale! Je vais te faire donner cent coups de fouet sur les épaules! »

Fort heureusement, personne n'avait jamais vu le fouet en question, qui n'existait que dans l'imagination du capitaine. Néanmoins, Ficelle s'empressa d'accélérer le mouvement. Elle aspira un grand coup, souleva un énorme sac, grimpa sur la passerelle qui reliait le quai au cargo, et balança sa charge à travers une écoutille. Comment la fluette et longue fille pouvait-elle soulever ces gros sacs? Avait-elle des muscles très développés? S'était-elle entraînée à soulever des haltères? Pas du tout. Les sacs empilés sur le quai contenaient tout simplement des bouchons. Des bouchons de liège destinés à fermer des bouteilles de bordeaux. Et comme la récolte était sur le point de se faire dans le Bordelais, le capitaine Jovial faisait presser le chargement de son navire, pour arriver à temps en France.

Il ne restait plus que trois sacs à embarquer... plus que deux... plus qu'un, et ce fut terminé. Le capitaine ôta la pipe de sa bouche et cria :

« Bravo, mes petites! Nous allons pouvoir appareiller. Relevez la passerelle! »

Nous nous apprêtions à retirer le léger pont

qui reliait encore le bateau au quai, lorsqu'une longue voiture noire stoppa brusquement près de nous. Deux hommes vêtus de blanc et coiffés de chapeaux de paille comme les planteurs descendirent de voiture, et interpellèrent le capitaine en demandant s'ils pouvaient lui parler. Jovial fit un signe de tête :

« Montez, messieurs! »

Les deux hommes franchirent la passerelle, grimpèrent sur le pont. L'un d'eux ôta son chapeau et s'inclina :

« Je m'appelle Maca. Et voici mon collègue Roni. Avez-vous un endroit où nous pourrions bavarder tranquillement? »

— Dans ma cabine.

— Très bien, capitaine, nous vous suivons. »

A la suite du capitaine, les deux visiteurs allèrent vers la poupe du navire, entrèrent avec lui dans une cabine encombrée de cartes et d'instruments de navigation. Jovial repoussa la porte derrière lui, mais la serrure était rongée par l'eau de mer, le battant ne se refermait pas, et l'on pouvait entendre la conversation des trois hommes. C'est ce que je faisais. Le capitaine Jovial demanda :

« Quel est donc le but de votre visite, messieurs? »

— Nous aimerions nous rendre à Crocodile-

Plage. C'est un petit village sur la côte, à cinquante kilomètres d'ici...

— Oui, je sais où se trouve Crocodile-Plage. Et que comptez-vous faire à cet endroit?

— Voilà, capitaine. Nous sommes zoologistes, et nous sommes chargés de capturer un python pour le ramener au Zoo de Boulogne.

— Un python? Un gros serpent?

— Voilà. »

Le capitaine bourra sa pipe, l'alluma et dit :

« J'espère que vous le mettrez dans une caisse, ce bestiau?

— Evidemment. Nous n'allons pas le laisser se promener sur votre pont.

— Et combien de temps vous faudra-t-il pour le capturer? Vous savez que je veux me rendre en France le plus vite possible? »

C'est Roni qui répondit :

« Ne vous inquiétez pas, capitaine. Nous en aurons pour très peu de temps. Pas plus d'une heure ou deux. Et nous vous paierons très largement notre passage. Vous avez une cabine pour nous?

— Oui, messieurs, à côté de la mienne. Quant à la cage du serpent...

— Oh! elle sera très bien dans la cale. Pas vrai, Maca?

— Bien sûr, Roni.

— Alors, messieurs, c'est entendu. Je vais donner des ordres pour qu'on prenne vos bagages. »

Le capitaine sortit de la cabine.

« Ohé! Ficelle! Françoise! Boulotte! Allez chercher les bagages de nos passagers!

— Tout de suite, capitaine! » cria Ficelle en manquant de passer par-dessus bord, dans sa précipitation.

Nous sommes allées prendre les valises qui étaient restées dans la voiture. Nous avons sorti également une caisse percée de petits trous, destinée à servir de logement au serpent. Puis on a relevé la passerelle, la machine s'est mise en marche, et le *Niguedouille* a levé l'ancre. Dix minutes plus tard, il a franchi la passe qui permet de sortir de Port-Bananes, et a mis le cap sur Crocodile-Plage.

*
**

Pout-pout-pout...

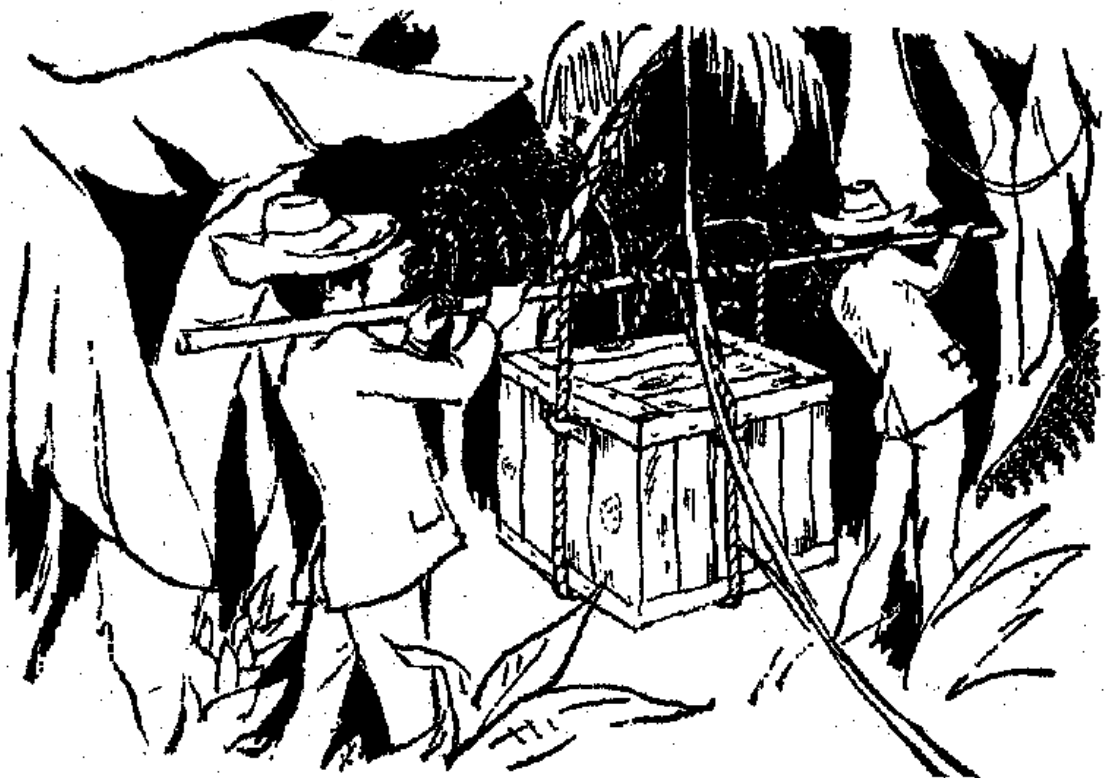
Les pistons de la machine battaient la mesure régulièrement, et le cargo avançait à grands tours d'hélice le long de la côte. Après deux heures de navigation tranquille, il arriva en vue de Crocodile-Plage.

Comme son nom l'indique, cette petite loca-

lité comprenait une plage, d'ailleurs déserte. Derrière s'alignaient quelques maisons basses construites en terre glaise, couvertes de tiges de cannes à sucre. Le *Niguedouille* vint accoster contre un petit appontement de bois.

Maca et Roni mirent aussitôt pied à terre et s'éloignèrent en direction d'une épaisse forêt d'où sortaient des cris de perroquets et de singes. Ils emportaient la caisse suspendue sous un gros bâton porté à l'épaule. La grande Ficelle avait proposé de les accompagner pour les aider à capturer le python, mais ils avaient refusé en disant que c'était trop dangereux.

Vexée d'être considérée comme une incapable-de-chasser-le-serpent, Ficelle s'accouda au



bastingage et se mit à compter les cocotiers qui bordaient le rivage. Au bout d'une heure, elle en dénombra 724. Ce résultat avait été obtenu en comptant les feuilles, et en divisant le total par 50. Car nul n'ignore que c'est le nombre moyen de feuilles d'un palmier (du moins selon ce qu'affirme Ficelle). Tandis que la grande fille se livrait à de savants calculs, Boulotte croquait des bananes et j'observais le vol des mouettes qui tournaient en cercle au-dessus de la plage. Cette grande activité fut interrompue par le capitaine Jovial qui cria :

« Françoise! Ficelle! Boulotte! Voilà nos chasseurs de serpents qui reviennent! Allez donc leur donner un coup de main pour porter la caisse. Elle a l'air diablement lourde! »

Nous sommes descendues sur l'appontement et avons couru vers les zoologistes qui semblaient avoir du mal à porter la caisse. Ficelle demanda :

« Il est gros? »

— Oh! oui, dit Maca, c'est une belle pièce.

— Vous avez eu du mal à l'attraper?

— Non, pas trop. Il ne s'est pas défendu.

— Comment avez-vous fait? »

Roni se mit à rire.

« C'est bien simple. On l'a attrapé par les bras et les jambes. »

Nous avons uni nos efforts pour amener la caisse jusque sur le pont. Le capitaine Jovial a demandé :

« Peut-on le voir, cet animal? »

Mais Maca a fait un signe négatif.

« Il ne vaut mieux pas, capitaine. Pas pour l'instant du moins. Il n'a pas encore mangé, et ce serait dangereux. Il aurait vite fait de vous croquer un bras. Mettons-le plutôt dans la cale. »

La caisse a donc été descendue et déposée entre les sacs de bouchons. Puis nous sommes remontés sur le pont, et on a largué les amarres. L'hélice s'est remise à battre l'eau, et le vapeur a pris de nouveau le large.

Après une heure de navigation, nous avons entendu le tintement d'une cloche. Elle était agitée par Pa-Tchou-Li, le cuisinier chinois. Tout le monde s'est réuni dans le carré, une pièce à peine plus vaste qu'une cabine, où Pa-Tchou-Li nous a servi une soupe aux ailerons de requins et un bol de riz aux crevettes. Le capitaine Jovial a demandé s'il fallait donner du lait au serpent, mais Maca a répondu :

« Non, nous lui servirons un bol de riz.

— Et il va le manger?

— Sûrement. »

Il n'y a pas grand-chose à faire sur un



vapeur, si ce n'est laver le pont ou frotter les cuivres. Après l'astiquage réglementaire, nous avons eu le loisir de faire ce que nous voulions. Boulotte en a profité pour rendre une petite visite à Pa-Tchou-Li et parler cuisine. Moi, je me suis livrée à mon sport favori : la lecture de nuages. Un exercice très reposant. Quant à Ficelle, qui avait découvert un atlas maritime, elle avait décidé d'apprendre par cœur tous les ports du monde, d'Aberdeen à Zanzibar. Mais elle en a eu vite assez, et elle s'est endormie sur le pont, bercée par le roulis.

Alors, je me suis levée et je suis descendue dans ma cabine.

Tout en mettant mon masque, je réfléchissais au sujet des deux zoologistes. Un curieux métier, celui de chasseur de serpents. Un métier dangereux, en tout cas. Ce ne doit pas être facile, de capturer ces reptiles...

J'avais envie de voir la mine de ce python. Ses propriétaires faisaient la sieste, c'était le moment d'en profiter. J'avais l'intention d'entrouvrir la caisse un tout petit peu, juste le temps de jeter un coup d'œil. Je sais bien que la curiosité est un vilain défaut, mais puisque j'avais l'occasion de voir de près un python, il fallait en profiter.

Je suis sortie de la cabine, j'ai décroché une lampe-tempête. Après avoir longé une coursière et descendu un escalier de fer, j'ai poussé la porte qui donnait accès à la cale. J'y ai retrouvé l'entassement des sacs de bouchons, et je me suis approchée de la caisse. En me baissant, j'ai amené mes yeux au niveau des trous d'aération. Tout était noir. J'ai essayé d'éclairer l'intérieur avec ma lampe, mais sans succès. Pour voir l'intérieur de la caisse, il fallait l'ouvrir. Mais avant d'ouvrir, je voulais m'assurer que le serpent était endormi. Sinon, il m'aurait peut-être sauté au nez!

Mais comment savoir s'il dormait ou non? En faisant du bruit? En tapant sur la caisse

pour se rendre compte si les chocs allaient le faire bouger? Ou en essayant de lui parler?

J'ai frappé deux coups avec mon index contre la caisse, et j'ai crié :

« Hé, ça va? As-tu bien déjeuné? »

Alors, une voix m'a répondu :

« Oui, pas mal. Et vous? »

*
**

J'avoue que la surprise m'a paralysée. C'était la première fois que j'entendais parler un serpent, et je vous assure que ça fait un drôle d'effet! Avais-je affaire à un phénomène de foire, une curiosité que l'on aurait pu exhiber dans un cirque? Non, la voix qui venait de sortir de la caisse n'était pas celle d'un python, mais d'un homme. J'ai demandé :

« Vous n'êtes pas un serpent, n'est-ce pas? »

La voix a répondu :

« Un serpent? Qu'est-ce que vous chantez? Je suis le professeur Alcide Nitric, membre de la Faculté des Sciences approximatives.

— Et que faites-vous dans cette boîte?

— Je voudrais bien le savoir! Mais vous-même, qui êtes-vous?

— Fantômette. Mon activité consiste à venir en aide aux gens qui en ont besoin.

-- Alors, vous avez bien fait de venir. Faites-moi sortir de cette caisse, pour que je puisse aller me plaindre aux autorités!

— Je vais vous faire sortir, mais vous ne pourrez pas alerter les gendarmes.

— Je me demande bien pourquoi!

— Parce que nous sommes sur un bateau, professeur.

— Un bateau? Ah je comprends pourquoi j'ai l'estomac barbouillé! C'est le mal de mer... »

Je tirai mon poignard de ma ceinture, et je parvins à faire sauter le couvercle de la caisse. La tête du professeur apparut. Il avait de grosses lunettes rondes et des cheveux blancs autour du crâne, dont le dessus était aussi lisse qu'une pastèque. Avec mon aide, il parvint à s'extirper de la caisse. Il fit ouf! et s'épongea le front au moyen d'un vaste mouchoir à carreaux, tandis que je lui demandais ce qui s'était passé. Il expliqua :

« J'étais dans la brousse en train de faire des expériences avec une fleur particulière, lorsque deux inconnus sont arrivés. Ils m'ont menacé avec des pistolets et m'ont obligé à entrer dans cette boîte. Puis j'ai senti qu'on me transportait. Ensuite, j'ai entendu des voix. Sans doute celles de l'équipage. Mais comme

les deux individus m'avaient menacé si j'appelais au secours, je n'ai rien dit. Il y a un quart d'heure, l'un d'eux m'a apporté un bol de riz, ensuite vous êtes arrivée. Voilà tout. Savez-vous qui sont ces hommes?

— Non, professeur. Ils se sont fait passer pour des zoologistes et nous ont raconté qu'ils voulaient capturer un serpent python.

— Je comprends. Le serpent, c'était moi.

— Et pourquoi vous ont-ils enlevé? »

Alcide Nitric réfléchit un moment, puis dit :

« Je crois le deviner. Il y a quelques mois, au cours d'un précédent voyage en Afrique, j'ai découvert cette fleur curieuse que j'étudie en ce moment. Or, il se trouve que...

— Haut les mains tout le monde! »

Surprise, je me retournai. Maca et Roni venaient d'entrer dans la cale. Ils tenaient leurs pistolets qu'ils dirigeaient vers moi d'un air menaçant. Je levai les mains au plafond.

« Que voulez-vous, messieurs? »

Maca répondit d'un ton rogue :

« Nous voulons que le professeur Alcide Nitric retourne dans sa caisse. Quant à toi, la gamine déguisée, viens un peu par ici... »

Ils m'entraînèrent vers l'arrière du cargo, du côté de la machinerie. C'était un local

très bas de plafond, qui empestait l'huile chaude. Le moteur faisait un bruit assourdissant : DOUNG-DOUNG-DOUNG...

Roni me força à m'asseoir près d'une canalisation, sortit des menottes de sa poche, me passa un anneau à une cheville, et encercla le tuyau avec l'autre anneau. Clic, clac!

« Ha, ha! Te voilà aux fers, ma belle. Comme un pirate à fond de cale. Maintenant, tu ne viendras pas nous ennuyer. Salut! Et vous, professeur, revenez dans votre boîte! »

Ils s'en furent, m'abandonnant dans ce compartiment aussi bruyant que malodorant, attachée comme une criminelle.

Maca et Roni remirent le professeur dans la caisse. A l'instant où ils allaient refermer le couvercle, le visage barbu du capitaine Jovial apparut dans l'ouverture d'une écoutille. Il s'exclama :

« Par ma pipe! Que se passe-t-il donc en bas? Eh bien, messieurs, que faites-vous avec ces pistolets? Et qui est ce monsieur? »

— Vous êtes trop curieux, capitaine! lança Roni. Retournez dans votre cabine et n'en bougez plus! »

Les deux malfaiteurs s'assurèrent que le professeur était bien enfermé dans sa boîte, puis ils remontèrent. Le capitaine Jovial n'avait pas

voulu retourner dans sa cabine. Debout, les poings sur les hanches, il gronda :

« Allez-vous m'expliquer QUI vous êtes, à la fin? Sûrement pas des zoologistes, hein? Allons, je vous écoute. Qui êtes-vous?

— Qui nous sommes? dit Roni, cela ne vous regarde pas. Ce que nous voulons? Que vous nous ameniez près de Las Ananas. c'est tout. Nous débarquerons là et vous pourrez repartir.

— Las Ananas? Mais ce n'est pas sur ma route! Cela me ferait faire un détour. Et je dois livrer mes bouchons le plus vite possible!

— Vos bouchons, vous pouvez les gober si ça vous chante. Ils ne nous intéressent pas. Emmenez-nous à Las Ananas et ne discutez pas. Ça me fatigue les oreilles. »

Sous la menace des armes, le pauvre capitaine fut contraint de modifier sa route. Il entra dans le poste de timonerie, changea de cap. Ficelle assistait à la scène, bouche bée. Elle confia à l'oreille de Boulotte :

« As-tu vu ce que j'ai entendu? Ce sont des pirates! Des vrais! Comme ceux qui détournent les avions! Peut-être qu'au lieu de retourner en France, nous allons nous retrouver à Moscou! Quelle prodigieuse aventure! Quand je raconterai ça aux copines, elles en seront violettes



de jalousie!... Mais où est donc Françoise? Elle n'est pas là pour assister à ce détournement historique?

— Elle a dû aller dans sa cabine.

— Je vais la chercher. »

Ficelle se dirigea vers la cabine, mais Maca leva son pistolet.

« Reste où tu es, grande nouille. Assieds-toi sur ce rouleau de cordages et tiens-toi tranquille! Sinon je t'arrache le nez! »

Terrorisée, Ficelle obéit. Elle tenait beaucoup à son nez qui lui servait à se moucher quand elle était enrhumée.

Vers la fin de la journée, le *Niguedouille* arriva en vue de Las Ananas. Alors, Roni dési-

gna le canot pneumatique, plié à l'arrière du cargo.

« Les deux filles, gonflez-moi ce canot. Et vite! »

Boulotte et Ficelle entreprirent de piétiner en cadence les gonfleurs à pied, pendant que Maca s'en allait chercher le professeur. En arrivant à l'air libre, le savant cligna des yeux, gêné par la lumière.

« Où sommes-nous? »

— En vue de Las Ananas. Nous allons quitter ce cargo. Alors, les gonfleurs, ça y est?

— Tout de suite, tout de suite! » s'écria Ficelle en aplatissant frénétiquement le gonfleur.

Roni, qui venait de descendre par l'écouille, remonta en courant et dit quelque chose à l'oreille de son complice. Ficelle saisit au vol le mot « détonateur ». De quoi venaient-ils de parler?

Mais Ficelle n'eut pas le temps de s'interroger plus longtemps. Les deux malfaiteurs avaient mis le canot à l'eau. Ils y prirent place avec le professeur, mirent en marche le moteur hors-bord et s'éloignèrent du cargo, en direction de la côte. Le capitaine Jovial et son équipage s'étaient accoudés à la rambarde

pour les regarder s'éloigner. Le capitaine caressa sa barbe en fronçant les sourcils. Il murmura :

« Je me demande si je ne devrais pas prévenir la police côtière par radio. Oui, c'est ce qu'il faudrait que je fasse si j'avais une radio. Ficelle, fais-moi penser à en acheter une dès que nous serons arrivés à Bordeaux. Mais dis-moi, as-tu pu entendre ce qu'ils se sont dit à voix basse?

— Pas très bien. Mais il m'a semblé qu'ils prononçaient le mot détonateur.

— Détonateur? Mais c'est ce qui sert à faire sauter une bombe! Auraient-ils l'intention de couler mon navire? Non, imposs...

BANG!!!

Une épouvantable explosion secoua le cargo, en même temps qu'un épais nuage de fumée obscurcissait le pont. Déchiquetée sur plusieurs mètres, la coque laissa aussitôt s'engouffrer un torrent d'eau dans la cale. Le capitaine mit les mains en porte-voix et hurla :

« Nous coulons! Evacuez le navire! Les canots de sauvetage à la mer! Les femmes et les enfants d'abord! »

Ficelle balbutia :

« Mais... mais, capitaine, nous n'avons plus de canot! Les bandits sont partis avec!

— Par ma pipe! Tu as raison, Ficelle, nous sommes perdus! »

*
**

Comment allais-je m'y prendre pour me détacher? Il fallait réfléchir... Le moteur du bateau entraînait un volant en acier sur lequel je devais pouvoir user un anneau de menotte. Oui, je devais essayer... Non, pas tout de suite, parce que Roni était en train de descendre. Que venait-il faire?

Il coupa la ficelle qui entourait un papier, le déplia. J'aperçus un cylindre noir. Il appuya sur un bouton, déposa le cylindre sur le sol, contre la paroi de la coque, et remonta précipitamment. Qu'est-ce que cela voulait dire? Le cylindre était-il par hasard une bombe à retardement? Oh! mais je n'aimais pas du tout cela! Il fallait sortir d'ici au plus vite! En glissant le long de la canalisation, je rapprochai ma cheville du volant. Encore quelques centimètres, et j'allais pouvoir user l'anneau qui me retenait prisonnière.

Non, c'était trop court. Malheur de malheur! Pas moyen de me détacher! Et le bateau qui allait sauter, et couler avec moi! Cette fois-ci, mes amies, c'était bien la fin de Fantômette. Elle allait servir de dîner aux requins de

*Le cylindre était-il par hasard
une bombe à retardement? →*



l'Atlantique... Voilà ce qui arrive, quand on fait la chasse aux bandits, au lieu de rester bien au chaud à la maison, à regarder un Laurel et Hardy à la télé! J'aurais dû faire mon testament. J'aurais légué mon pompon à Ficelle et mon ouvre-boîtes à Boulotte. Tant pis, c'était trop tard!

BANG!

L'explosion, je n'eus même pas le temps de l'entendre. Ce que je ressentis, ce fut un choc terrible, une sorte d'immense gifle qui m'envoya dans les airs. Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui s'était passé, je me suis retrouvée dans l'océan, et j'ai avalé un bon demi-litre d'eau salée. Je suis remontée à la surface et me suis mise à nager. Le *Niguedouille* était caché par la fumée qui l'entourait, et je n'arrivais pas à distinguer les dégâts causés par l'explosion. J'espérais qu'il n'y avait pas de blessés. J'avais moi-même la chance de m'en être tirée à bon compte. Non seulement j'étais encore entière, mais encore je me trouvais libre!

Je me mis à nager vigoureusement en direction de la côte, qui d'ailleurs était assez rapprochée. Devant moi, j'apercevais un canot pneumatique propulsé par un moteur, qui filait vers le port de Las Ananas. Maca et Roni

étaient à bord, en compagnie du professeur. Je me suis retournée et j'ai jeté un coup d'œil vers le cargo. La coque était largement déchirée, mais il flottait toujours et ne semblait pas vouloir s'enfoncer. Curieux phénomène! Pourquoi ne sombrait-il pas? Je fis quelques brasses tout en réfléchissant à ce problème, puis trouvai la solution. Il ne coulait pas parce qu'il était rempli de bouchon! Hé, oui, parbleu! Son stock de liège le maintenait à la surface! Ma foi, tant mieux! Du coup, je me trouvais rassurée sur le sort du capitaine, de Boulotte et Ficelle que d'ailleurs j'apercevais sur le pont.

Une demi-heure plus tard, je mis pied à terre. Mes vêtements étaient mouillés, mais je ne risquais pas de m'enrhumer, tant l'air était encore chaud. Je devais maintenant retrouver Maca et Roni, pour délivrer le professeur. Mais comment allais-je m'y prendre? Par où commencer?

Retirant mon masque et ma cagoule, je me mis à flâner sur les quais et dans les alentours, bavardant avec les marchands d'ananas ou les colporteurs qui proposaient de la vanerie ou des étoffes, en éclairant leurs étalages avec des lampes à acétylène. J'interrogeai des pêcheurs occupés à rentrer leurs filets dans un

hangar, sans résultat. Ils n'avaient pas remarqué les deux bandits et leur prisonnier. En revanche, un gamin me donna une indication intéressante :

« Trois hommes dans un canot pneumatique? Oui, je les ai vus. Ils sont allés vers le cap Carnaval.

— Et qu'est-ce que c'est, le cap Carnaval?

— Une base militaire. On n'a pas le droit d'y entrer. Il y a des fusées, des soldats et des barbelés partout.

— Bon, merci du renseignement. »

M'étant fait indiquer l'emplacement de la base, je m'y suis rendue tout bonnement à pied, en longeant la côte. Après une demi-heure de marche, je suis arrivée en vue d'une série d'écriteaux portant ces inscriptions : PASSAGE INTERDIT — ZONE MILITAIRE — DÉFENSE D'ENTRER — TIRS D'ENGINS — EXPLOSIONS — INTERDICTION DE PHOTOGRAPHER — CLÔTURES ÉLECTRIFIÉES — DÉFENSE DE FUMER — DANGER DE MORT.

A première vue, l'endroit n'avait pas l'air très accueillant. Il fallait pourtant que je passe. Mais comment? Le camp était entouré par une clôture en fils barbelés électrifiés, et le seul point de passage se trouvait devant le poste de garde.

Je commençais à perdre courage, quand une

132 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

pétarade de moteur se fit entendre. Une vieille camionnette s'approcha, crachant de la fumée comme une locomotive et roulant à la vitesse d'une tortue fatiguée. Lorsqu'elle passa près de moi, j'aperçus les lettres peintes sur son flanc : **BLANCHISSERIE LAVTOUNOIR**. Elle venait sûrement livrer du linge aux militaires. Alors, je me mis à courir vers la camionnette. Je soulevai le rideau de toile qui fermait l'arrière et me faufilai à l'intérieur. Une sentinelle fit basculer la barrière de l'entrée pour laisser passer le véhicule dans la base.

J'étais entrée dans la zone interdite!

La camionnette roula entre des baraquements, des hangars, des ateliers. Elle finit par s'arrêter devant un bâtiment blanchi à la chaux, une sorte d'entrepôt qui contenait des provisions. A peine la camionnette se fut-elle immobilisée, qu'un militaire sortit par l'arrière et s'éloigna à grandes enjambées. Ce militaire, c'était moi. J'avais trouvé dans le chargement du blanchisseur un uniforme à ma taille et un calot. Je jetai des regards discrets à droite et à gauche, vers les bâtiments éclairés par des projecteurs, car la nuit était maintenant venue. Mais je ne vis ni Maca, ni Roni. Après tout, rien ne m'assurait qu'ils étaient restés dans ce camp militaire.

J'examinai les bâtiments qui m'entouraient. L'un d'eux, plus important que les autres, était surmonté d'un drapeau vert portant le dessin d'un ananas : le pavillon national. Ce devait être le bâtiment de l'Etat-Major. Je m'approchai d'une fenêtre, glissai mon regard entre les lamelles d'un store. Il y avait là un officier allongé sur un transat, en train de fumer un gros cigare. Aucun intérêt. Une seconde fenêtre s'ouvrit sur une pièce dont les occupants étaient deux singes qui s'amusaient à mordiller un abat-jour. Mais la pièce suivante était beaucoup plus intéressante. Je perçus un bruit de voix, et je reconnus celle des deux bandits, en conversation avec un autre homme. Maca et Roni bavardaient avec un colonel moustachu qui tournait en rond, nerveusement. Il s'arrêta soudain au milieu de la pièce, interpella Maca :

« Je n'ai pas de temps à perdre! Il faut que ce professeur se mette au travail sans délai!

— Mais il ne veut rien faire, colonel!

— Débrouillez-vous. Tirez-lui les cheveux, mordez-lui le nez, chatouillez-lui la plante des pieds jusqu'à ce qu'il obéisse. Privez-le de dessert au besoin, mais obtenez un résultat! »

Le colonel se remit à tourner en rond, puis il fit claquer ses doigts et s'écria :

134 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

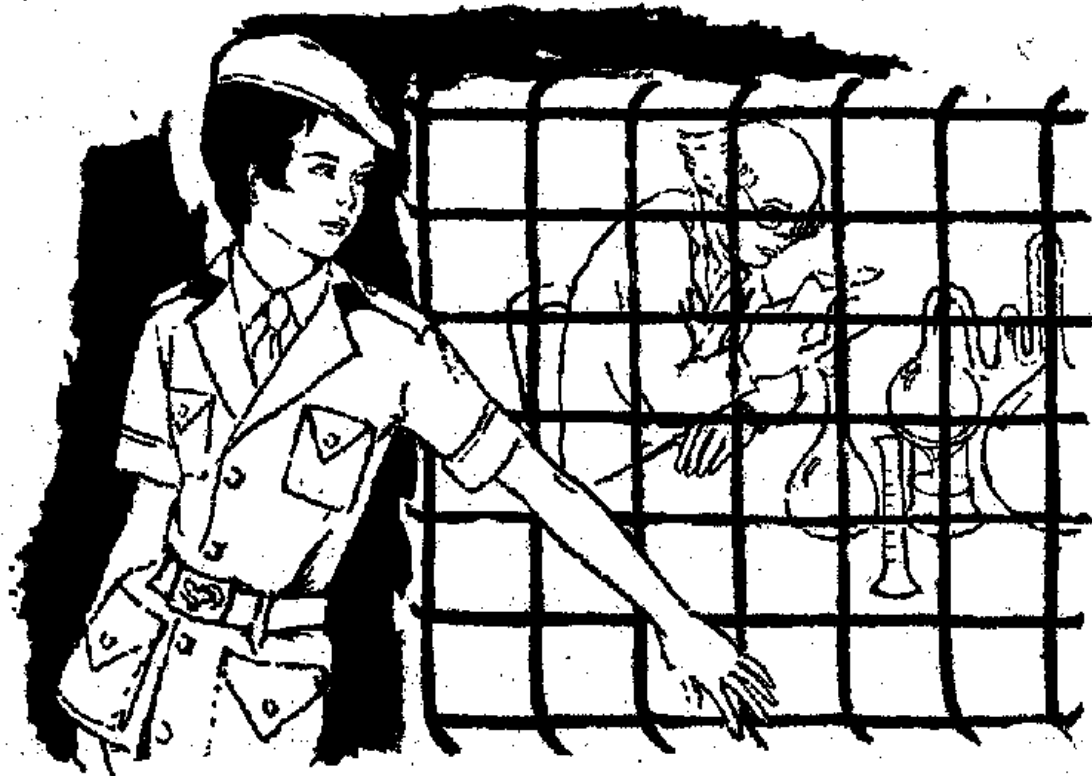
« Attendez, j'ai une idée! Une idée merveilleusement géniale, qui fait honneur à mon esprit d'invention. Ce professeur a des enfants?

— Oui, cinq filles, je crois.

— Parfait! »

Le colonel ouvrit son bureau, en sortit une formule télégraphique et expliqua :

« Vous allez lui dire que je viens de recevoir ce télégramme de Paris. Voilà, j'écris : *Les cinq gamines sont nos prisonnières.* Portez-lui ce papier. Dites-lui que s'il refuse de travailler pour nous, il ne reverra jamais ses enfants. Allez, messieurs! »



Les deux bandits sortirent avec le faux télégramme tandis que le colonel, ravi de son invention, allumait un cigare format sous-marin atomique. Je m'éloignai aussitôt de la fenêtre et me dissimulai derrière un camion. Je vis Maca et Roni sortir du bâtiment et marcher vers une autre construction, en béton, surmontée d'une pancarte : CENTRE EXPÉRI-MENTAL. Les bandits disparurent à l'intérieur, puis ressortirent en se frottant les mains, l'air très satisfait. Ils montèrent ensuite dans une voiture, démarrèrent et prirent la direction de la sortie.

Je m'assurai d'un coup d'œil que personne ne m'observait, et m'approchai du centre expérimental. A travers une fenêtre grillagée, j'aperçus le professeur, assis devant une table surmontée d'appareils de chimie. Il contemplait tristement le télégramme, avec des larmes dans les yeux. Je fis : « Pssst! Pssst! Professeur Nitric! »

Il leva son regard vers la fenêtre, fit un mouvement de surprise, et s'approcha.

« Oh! mais c'est vous qui étiez à bord du *Niguedouille*? Fantômette? Vous avez changé votre costume contre un uniforme?

— Oui. Et je viens vous aider.

— Ah! vous êtes bien gentille, mais je crains

que vous ne puissiez pas faire grand-chose. Ce télégramme m'apprend que mes filles sont entre les mains de mes ennemis, et si je refuse de travailler pour eux...

— Ne vous inquiétez pas, professeur, c'est de la blague!

— Comment?

— Mais oui, c'est le colonel lui-même qui vient d'écrire ce télégramme. »

Une lueur s'alluma dans le regard du professeur.

« Oh! mais ça change tout! Si ce télégramme est faux, cela veut dire que mes filles n'ont pas été enlevées, et je n'ai plus à obéir à ces bandits!

— Que veulent-ils au juste?

— Voilà. J'ai découvert une fleur soporifique. Cela veut dire qu'elle endort ceux qui respirent son parfum. Le colonel veut m'obliger à extraire ce parfum en grandes quantités, pour le mettre dans des fusées. Si une telle fusée était lancée sur une ville, elle endormirait aussitôt toute la population. L'armée qui posséderait ces engins soporifiques pourrait endormir une armée ennemie.

— Eh bien, professeur, vous n'aurez pas à extraire ce parfum narcotique. Vous allez vous évader.

— Comment? Cet atelier est verrouillé avec une triple serrure!

— Avez-vous des produits chimiques sous la main?

— Oui.

— Alors, vous pouvez sûrement fabriquer de l'explosif. De quoi faire sauter la porte?

— En effet, ce serait assez facile.

— Alors, préparez vite votre bombinette. Pendant ce temps-là, je vais tâcher de trouver un véhicule. »

Trouver un véhicule? Ce n'était pas bien difficile. Il y avait le camion derrière lequel je m'étais cachée. Je montai dans la cabine, me mis au volant qui m'arrivait presque au niveau du nez, et j'attendis l'explosion. Lorsque la porte serait ouverte et le professeur dehors, il ne nous resterait plus qu'à foncer vers la sortie, défoncer la barrière du poste de garde, et hop! l'affaire serait terminée. J'étais heureuse de voir que mon plan allait se dérouler avec la plus grande facilité.

Dans le camp, tout était calme. Les militaires dormaient, à part une sentinelle qui se tenait près du poste d'entrée. Et ce silence fut brusquement déchiré par le grondement de l'explosion. La porte de l'atelier vola en éclats dans un tonnerre épouvantable!

A peine les débris furent-ils retombés, que le professeur sortit en courant. Je lui fis signe :

« Ohé! Ohé! Par ici, professeur! »

Il se rua vers le camion, en même temps que j'écrasai avec le pied le bouton du démarreur. Gnan-gnan-gnan... J'appuyai de nouveau. Gnan-gnan-gnan...

Le professeur s'était assis sur la banquette à côté de moi. Il demanda :

« Eh bien, chère Fantômette, le moteur ne veut pas partir? »

— On dirait que non. »

Je fis une nouvelle tentative. Le démarreur tourna mais le moteur ne partait toujours pas. La situation devenait inquiétante. D'autant plus que l'explosion avait réveillé les hommes de la base, et j'entrevois des silhouettes qui s'agitaient autour des bâtiments. J'entendis la voix du colonel qui pointait un index vers notre camion. Il hurla :

« Ils sont là! Saisissez-les! Attrapez-les! Prenez-les! Capturez-les! Faites-les bouillir dans une grande marmite! Coupez-les en quatre! Qu'on les pende! Qu'on les fusille! Qu'on les prive de dessert! »

En un instant, une escouade de militaires fut sur nous. Ils enfermèrent de nouveau Alcide Nitric dans l'atelier. Comme la porte était

défoncée, quatre hommes montèrent la garde devant l'ouverture. Quant à moi, on m'entraîna dans ce que le colonel nommait « la cage à lapins », un baraquement de tôle qui servait de prison.

Je n'étais pas plus avancée qu'avant!

**

Lorsque l'explosion avait ébranlé le *Niguedouille*, Ficelle, Boulotte et le capitaine Jovial avaient bien cru que leur dernière minute arrivait. Le bateau devait couler, en toute logique. Mais on a vu que sa cargaison de bouchons l'avait maintenu à flot. Du coup, Ficelle cessa de se lamenter :

« Ah! vous avez vu, capitaine, nous ne nous enfonçons plus! C'est mirifiquement merveilleux! Nous flottons, grâce au fameux principe d'Architecte, le savant qui a découvert qu'un objet léger a du mal à s'enfoncer dans l'eau... »

Le capitaine se mit à grogner :

« Pour l'instant, ce n'est pas Archimède qui m'intéresse, c'est les brigands qui ont fait sauter mon bateau! Attendez un peu que je les retrouve, ces deux-là, et je vais leur faire passer le goût du hareng-saur mariné! »

Boulotte se lamenta :

« J'étais en train de déguster un délicieux bâton de chocolat à la goyave, mais le choc l'a projeté par-dessus bord! »

Le capitaine désigna une tête émergeant de l'eau, à une centaine de brasses :

« Le choc a également projeté votre amie Françoise. Regardez! Elle nage vers la côte... Nous allons essayer aussi de gagner Las Ananas. »

Ficelle mit les mains en porte-voix pour crier :

« Reviens, Françoise! Il faut que je t'explique pourquoi le *Niguedouille* ne coule pas! »

Mais j'étais déjà loin! Le capitaine manoeuvra pour diriger son bateau vers la côte. Comme il était à moitié plein d'eau (le bateau, pas le capitaine!) il ne se déplaçait que très lentement. Et c'est seulement à la nuit tombante qu'il entra dans le petit port de Las Ananas. Nos voyageurs trouvèrent à se loger dans l'hôtel de l'Hippopotame. Après un souper à base de ragoût d'antilope, ils allèrent se coucher et s'endormirent comme des bébés.

*
**

J'ai dormi dans la baraque-prison. Au petit

jour je me suis réveillée au cri des perroquets qui perchaient dans les arbres du camp. J'ai réfléchi à ma fâcheuse situation. Il s'en était fallu de peu que je ne réussisse! Si le camion avait consenti à démarrer (je pense que le réservoir d'essence était vide), nous aurions pu facilement nous échapper. Qui aurait pu nous dire maintenant quand nous trouverions une nouvelle occasion pour nous enfuir? La situation devenait désespérée!

J'entendis des pas qui s'approchaient. On déverrouilla ma porte qui s'ouvrit. Un sergent entra et me dit froidement :

« Venez. On va vous fusiller. »

Je ne sais pas si l'on vous a déjà annoncé ce



genre de nouvelle à votre réveil, mais laissez-moi vous dire que ce n'est pas précisément agréable! Etre fusillée, comme cela, au petit jour, sans jugement, ce n'est pas une perspective tellement réjouissante, et je n'avais pas envie de danser la gigue, croyez-moi!

J'ai commencé à protester, mais le sergent a crié : « Silence! » d'un air hargneux. Il m'a conduite au colonel, qui allumait le premier cigare de la journée. Dès que je fus devant lui, je me mis à tempêter :

« Essayez un peu de me faire fusiller, et vous allez voir! Mon fantôme viendra la nuit vous mordre les doigts de pieds et vous faire avaler vos cigares par le gros bout! »

Le colonel eut un petit sourire. Il me lança un nuage de fumée à la figure avant de me dire :

« D'habitude, quand j'annonce à quelqu'un qu'on va le fusiller, il devient vert de peur et se met à genoux pour me supplier de l'épargner. Apparemment, ce n'est pas votre cas...

— Non, colonel. Il y a longtemps que Guignol ne me fait plus peur.

— Et arrogante, avec ça! Diable! En effet, je vois qu'il n'est pas facile de vous intimider. J'aime les gens courageux, voyez-vous. Et votre attitude m'engage à vous faire grâce. Donc, je

décide de ne pas vous faire fusiller, et je vous prends à mon service. Nous manquons un peu de personnel féminin dans cette base, et j'ai quelques petits travaux à vous faire faire. Oh! peu de chose. Des bricoles. Il faut ouvrir des noix de coco, fendre du bois d'okoumé, presser des olives pour l'huile de la cuisine, malaxer le béton du nouveau hangar, laver les camions, cirer mes bottes, éplucher des patates douces, piler du mil, astiquer les meubles de l'Etat-Major, transporter les caisses de munitions du bâtiment A jusqu'au bâtiment B, et les bidons du bâtiment B au bâtiment A. Après quoi, il ne vous restera plus qu'à repriser les chaussettes de la 3^e compagnie, graisser les fusils de la 21^e section, et faire griller des cacahuètes pour les singes Clopin et Clopant. Ce programme vous convient-il? Oui? Parfait, exécution! »

Le colonel me tourna le dos, et deux gardes m'entraînèrent vers une montagne de noix de coco que j'allais devoir couper en deux. Joli travail en perspective! Mais j'aimais mieux cela que d'être fusillée. Dans le fond, je me suis demandé si le colonel avait réellement l'intention de me faire passer par les armes. Il m'a semblé qu'il avait plutôt l'intention de m'impressionner.

Le colonel est sorti de son bureau, a allumé un nouveau cigare et s'est dirigé vers l'atelier. Il a déclaré au professeur Nitric :

« Je suis content de vous voir debout, professeur. Avez-vous bien dormi? Parfait! Vous voilà donc en pleine forme pour préparer le gaz soporifique. »

Alcide Nitric a secoué la tête :

« Ne comptez pas sur moi pour faire ce travail, colonel!

— Vous refusez? Gare à vos cinq filles!

— Vous ne m'impressionnez pas. Je sais que le télégramme était faux.

— Tiens, tiens... Vous savez cela? C'est sans doute cette gamine qui vous a renseigné? Eh bien, le télégramme était faux, en effet. Mais si vous refusez de préparer le gaz, je vais la faire fusiller, la gamine. Vous voilà prévenu. »

Il fit demi-tour et s'en alla, laissant derrière lui un nuage de fumée. Il passa devant moi, s'assura d'un coup d'œil que j'étais occupée à couper des noix de coco, et rentra dans son bureau.

La matinée se déroula ainsi. Il faisait de plus en plus chaud, et le travail auquel j'étais astreinte était de plus en plus pénible. J'attendais avec impatience l'heure de la soupe, qui allait me permettre de souffler un peu.

Il était presque midi, lorsque je vis à nouveau le colonel sortir du bâtiment de l'Etat-Major. Il se rendit à l'atelier, et réapparut quelques instants plus tard, tenant un ballon de verre qui contenait un liquide bleu. A cet instant, un bruit de moteur se fit entendre, et je vis arriver la voiture de Maca et Roni. Ils descendirent, s'approchèrent du colonel qui leur montrait la boule de verre.

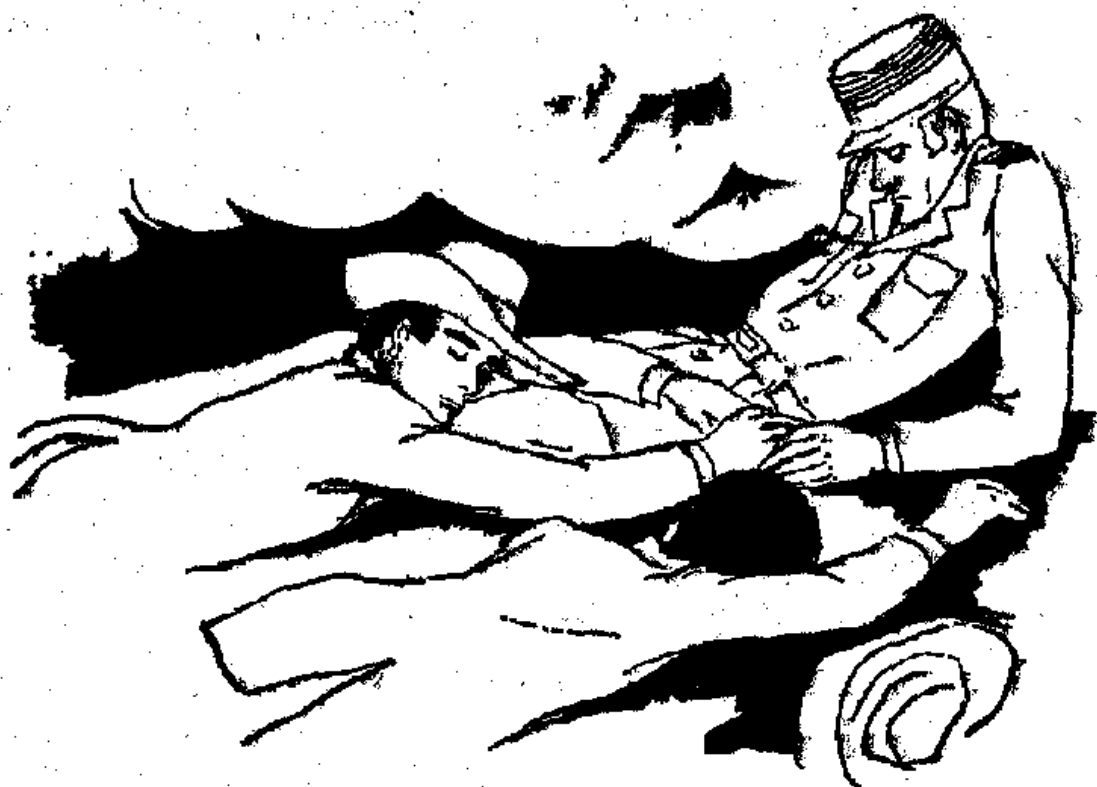
« Tenez, messieurs. Voici un premier résultat. Le professeur Alcide Nitric vient de préparer une petite quantité de gaz soporifique sous forme liquéfiée. »

Très intéressés, les deux bandits examinèrent le flacon sphérique. Maca hocha la tête :

« En somme, c'est une sorte de grenade à endormir? »

— Oui. Mais le professeur va maintenant en préparer de grandes quantités, que nous mettrons à bord de nos fusées. De quoi plonger toute l'Afrique et toute l'Europe dans le sommeil! Ha, ha! Il faut fêter ça. Venez, messieurs, j'ai de bonnes bouteilles dans mon bureau! »

Il fallait absolument que j'arrête cette machination. Pas question que le colonel fabrique ses fusées et les envoie sur la population. Il ne se trouvait plus qu'à quinze mètres de



moi. J'ai pris une noix de coco, j'ai visé, et je l'ai lancée en direction du flacon de liquide bleu.

CRAC! La boule a éclaté entre les mains du colonel, et le liquide s'est vaporisé instantanément sous la forme d'un épais nuage de fumée blanche. Le colonel, Maca et Roni ont respiré le gaz soporifique et se sont effondrés, endormis. Moi, j'ai retenu ma respiration jusqu'au moment de me trouver dans l'atelier.

« Bravo, professeur! Votre gaz marche très bien! Ils ronflent à poings fermés. Nous n'avons plus qu'à nous en aller.

— J'espère que nous n'aurons pas encore une panne de moteur! »

Nous sortons du labo. Un vent léger vient de

chasser la nappe de gaz, de sorte que nous restons réveillés. En un instant, nous voilà dans la voiture de Maca et Roni. Elle démarre sans difficulté, et nous amène jusqu'à la barrière. Là, je saisis un deuxième flacon que le professeur a emporté, je le jette aux pieds de la sentinelle qui s'endort aussitôt. Je prends une provision d'air dans mes poumons, relève la barrière et me remets au volant (vous ai-je dit que je sais conduire, bien que je n'aie pas encore mon permis? Mais je sais tout faire!), et en un instant nous voilà hors du camp, roulant vers Las Ananas, que nous atteignons dix minutes plus tard.

Nous trouvons le capitaine Jovial sur le quai, examinant les dégâts causés à sa coque par l'explosion. Des dégâts importants, qui vont immobiliser le *Niguedouille* pendant plusieurs jours. Voilà qui est inquiétant. Si nous ne pouvons pas repartir tout de suite, le colonel et les deux bandits vont recommencer à nous faire la chasse!

*
**

J'avais tort de m'inquiéter. Le professeur Nitric a résolu le problème en un instant :

« Nous allons prendre un avion pour rentrer en France. »

J'ai objecté :

« Cela va coûter cher ? »

— Aucune importance. La découverte de mon gaz va me rapporter une fortune. Il sera employé comme gaz anesthésiant, dans les hôpitaux. »

Tout le monde a été heureux de quitter ce pays qui était devenu trop dangereux pour nous. Tout le monde, sauf la grande Ficelle. Elle s'est rendue au marché de Las Ananas, où elle a acheté un boubou, qui est une sorte de robe portée par les femmes indigènes. Ficelle s'est promenée pieds nus, à la mode du pays, en regardant autour d'elle pour s'assurer qu'on l'admirait. Elle a tout de même consenti à nous suivre quand je lui ai affirmé que Maca et Roni pourraient très bien la faire dévorer par des lions s'ils la rencontraient.

Après avoir fait nos adieux au capitaine Jovial, nous nous sommes rendus à l'aérodrome, tous les quatre. C'est-à-dire Alcide Nitric, Boulotte, moi et Ficelle qui a conservé son boubou. Elle porte de plus des anneaux d'oreille aussi grands que des assiettes. Elle a également acheté un masque de sorcier africain, qui offre la vision d'une figure épouvantable. La grande fille nous a confié la raison de cette emplette :

« Ne croyez pas que je l'aie acheté parce que je le trouve beau. Non! Si je le mettais sur un mur dans ma chambre, il me donnerait des cauchemars! Je l'ai pris à cause de ma grande vengeance!

— Quelle vengeance, Ficelle?

— Je veux me venger d'une personne encore plus terrible que Maca et Roni! Encore plus barbare que le Furet, Attila et Méphistodias!

— Qui donc?

— Mlle Bigoudi.

— Notre institutrice? Qu'est-ce qu'elle t'a fait?

— Elle me donne des verbes à copier quand je bavarde avec Boulotte. C'est un crime de lèse-Ficelle! Et Ficelle va se venger horriblement! Le premier jour de la rentrée, je vais venir en classe avec mon masque de sorcier sur la figure, et je me précipiterai vers Mlle Bigoudi en faisant « Houuu! Houuu! » Elle en tombera raide morte de peur! Elle sera épouvantifiée! Elle n'osera plus jamais me donner des verbes à copier, et moi je pourrai bavarder tant que je voudrai avec Boulotte! »

150 LES CARNETS DE FANTÔMETTE

Ainsi se termina notre croisière au large des côtes de l'Afrique. A Paris, il faisait si froid que Ficelle, toujours dans son boubou, s'enrhuma immédiatement. Quant au fameux masque qui devait terroriser l'institutrice, il fut jeté à la poubelle par la femme de ménage « qui ne voulait plus voir cette horreur-là! »

De sorte que Ficelle n'a pas encore réussi à effrayer Mlle Bigoudi, qui continue de lui donner régulièrement des verbes à copier.



nouveau!

FANTÔMETTE EN BANDES DESSINÉES!

voire héroïne préférée
dans des aventures passionnantes

VOICI MA RÉPONSE, CHER
FURET, ALLEZ VOUS FAIRE
CHIRE UN OEHF!



TU AS TORT DE REFUSER
TON AMIE FICELLE EST
TOUTE PRISONNIÈRE!



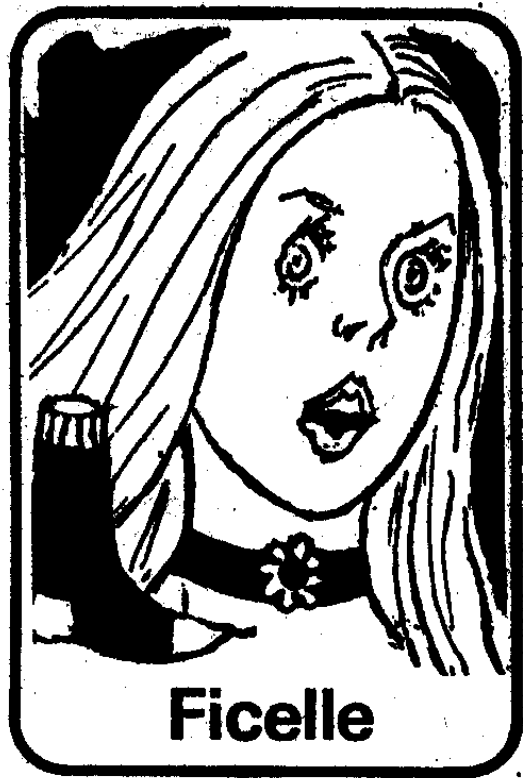
Un album de 48 pages
format 21,5 x 28,5 cm
tout en couleurs.

... Également en
bandes dessinées :

- L'ÉTALON NOIR
- LE CLUB DES CINQ

HACHETTE







Bulldozer



Fantômette



Alpaga



Boulotte

